

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XVIII — N° 2
JUILLET 1939

SOMMAIRE

Hommage à Racine (Séance publique du 20 juin 1939).....	45
Réception de M. l'abbé Bastin :	
Discours de M. Maurice Wilmotte	52
Discours de M. l'abbé Bastin.....	57
Réception de M. Ventura Garcia Calderon :	
Discours de M. le Comte Carton de Wiart	66
Discours de M. Ventura Garcia Calderon	84
L'Italie et nos Poètes (Lecture faite à la séance du 11 mars 1939, par Henri Davignon).....	109
Chronique :	
Henri Simon.....	134
Election	135
Congrès	135
Ouvrages reçus	136

SÉANCE PUBLIQUE DU 10 JUIN 1939

La séance est ouverte à 3 heures, sous la présidence de M. Albert Mockel, directeur.

De nombreux membres du Congrès international des Ecrivains de Langue française qui a siégé à Liège, les 7, 8 et 9 juin, assistent à la séance.

Hommage à Racine

Discours de M. Albert Mockel

Mesdames, Messieurs,

J'ai, tout d'abord, un agréable devoir à remplir : celui de saluer les membres du *Congrès international des Ecrivains de langue française*. Venus de France, de Suisse, de Hollande et de Roumanie, du Canada, du Pérou et des Etats-Unis d'Amérique, ils se sont réunis à Liège à leurs confrères de Belgique. Avec eux ils ont cultivé « les œuvres et les jours » à la faveur de ce langage que notre Académie a mission de servir, et voici que, par leur présence, ils nous offrent la joie de manifester une parenté intellectuelle qui ne connaît point les frontières. Qu'ils soient les bienvenus parmi nous.

Mesdames, Messieurs,

A l'extrême fin de l'année 1639, naissait à la Ferté-Milon le poète Jean Racine. Le 22 décembre prochain, il y aura exactement trois siècles qu'il y fut baptisé.

Anticipant quelque peu sur cette date, l'Académie a chargé son directeur de rendre dès aujourd'hui un public hommage au plus harmonieux des génies tragiques, à celui qui sculpta, dans le marbre du langage, les formes sensibles et douloureuses d'Andromaque, de Phèdre et de Bérénice. Cette tâche dont je me sens indigne, en vain j'en ai voulu

fuir l'honneur et le péril : il fallut m'incliner devant une décision formelle. Mais comment m'acquitter d'un devoir qui m'épouvante à bon droit ? De Jean Racine on a tout dit et vingt fois tout redit. De quel côté que l'on approche de cette statue majestueuse, chaque pas que l'on fait s'imprime sur d'autres pas. Pour reculer le plus possible un sort inévitable, et ne point copier trop docilement Voltaire, La Harpe ou Lanson, il n'était qu'un moyen : tenter de les oublier tous, et chercher une fois de plus Racine dans ses œuvres en les relisant avec une âme ingénue.

Cette noble figure m'apparut alors avec une telle intensité qu'elle impose désormais à mon esprit son authentique et actuelle présence. Non ! je ne puis parler de Jean Racine comme d'un être appartenant au passé. Je veux l'imaginer ici, dans cette salle, appelé par l'Académie, et par elle accueilli comme le plus glorieux des membres étrangers.

Le voici ! il est au milieu de nous... C'est à lui-même, dorénavant, que vont s'adresser mes paroles.

Maître admirable,

Souffrez que pour quelques instants, à la manière de ce Fontenelle que vous n'aimiez pas, j'ose vous susciter de l'empire des Ombres.

Diverses choses vous étonneront peut-être ici par leur nouveauté ; et tout d'abord de rencontrer une académie de langue et de littérature françaises dans cette contrée qui, du temps où vous habitiez la terre, ne comptait pas un seul écrivain digne de ce nom. Fait assez remarquable, c'est une académie où l'on travaille parfois, sans trop s'en donner l'apparence ; mais elle se révèle surtout, deux ou trois fois l'an, par des manifestations oratoires. De grâce, ne vous enfuyez pas à ce mot imprudent. Mon discours d'accueil n'excédera pas en longueur le plus fameux des vôtres, alors que, chargé de recevoir Thomas Corneille à l'Académie française, vous parlâtes magnifiquement du grand Corneille, son frère, et n'offrîtes guère au petit qu'un net et bref conseil de modestie.

Cet avis salutaire, j'ai lieu de me l'appliquer singulièrement aujourd'hui. Mais qui donc prétendrait se hausser au niveau de votre pensée, à la majesté de votre style ? Ombre souveraine, c'est à vos pieds que je me place tandis que vous m'apparaissez, venu des régions du silence.

Qu'ai-je dit ? Le silence appartient à la mort, et vous ne pouvez mourir. Je le sais, la formule est souvent dérisoire dans une académie. Nombre de vos confrères ont joui d'une immortalité qu'il faut bien appeler provisoire : elle n'existait que par le consentement d'une souriante courtoisie. La vôtre, Monsieur, est fondée sur une indestructible gloire. Vos chefs-d'œuvre ont gardé leur initiale fraîcheur ; nous y sentons encore la palpitation de la chair. A de tels signes, comment ne pas reconnaître en vous un véritable Immortel ?

De vos contemporains, plusieurs survivent en toute leur renommée. Mais je ne vois que vous, avec Molière et La Fontaine, qui ayez conservé la chaleur de la vie. Tous les trois, aussi, vous avez aimé la nature à une époque où on ne l'acceptait guère qu'enjolivée, ornée et soumise à la règle. Vos premiers vers, qu'on affecte de négliger, me touchent particulièrement. Vous les intitulez avec une charmante gaucherie : « Le Paysage, ou promenade de Port-Royal des Champs » ; et les sept odes de ce recueil s'avisent d'ignorer les jardins « pompeusement parés » ; contre toute bienséance elles se permettent de célébrer la nature elle-même, le silence des bois, les prairies, les troupeaux, l'étang où les tilleuls mirent si bien « leurs grands rameaux »

*Qu'on ne sait si l'onde, en tremblant,
Fait trembler la verdure,
ou plutôt l'air même et le vent.*

De tels jeux paraissent un peu frivoles à Messieurs de Port-Royal qui ont pris à tâche de vous former, et dont vous êtes le plus cher espoir ; on s'effraye aussi de vos succès mondains. Vous voilà relégué en demi-pénitence à Uzès, chez votre oncle le grand vicaire, mais vous en profitez pour tourner la tête aux plus jolies femmes de la ville ! Ah

Monsieur, que j'aime donc les grâces de votre jeunesse, — celles dont on omet de nous parler au collège; — que j'aime cette sensibilité qui s'éveille et qui bientôt, dans le monde du Théâtre, va s'initier fougueusement aux extases de l'amour et à ses cruautés. Vous avez vécu avant que de peindre la vie. Ses passions, vous en aviez éprouvé quelques-unes; vous en aviez reconnu d'autres autour de vous. De ce qui meut le cœur humain vous pouviez tout comprendre, ayant tout ressenti. Auriez-vous eu, sans cela, la double divination qui vous fit déchaîner la fureur amoureuse d'Hermione, et donner à votre émouvante Andromaque cette héroïque et tendre pudeur dans la fidélité au souvenir ?

Trois mots de Suétone, vous n'aviez que trois mots pour imaginer *Bérénice*; encore ne contenaient-ils, — on l'a dit, — qu'un simple sujet d'élégie; et sur ces trois mots vous édifiez une tragédie qui est le plus délicat de vos chefs-d'œuvre. Si vous n'aviez été aimé, si vous-même n'aviez aimé, auriez-vous pénétré jusqu'en ses plus doux abandons, jusqu'en sa plus vive blessure, le cœur de cette amante exquise et malheureuse ? Auriez-vous pu suivre en tous leurs détours les espoirs, les détresses, le noble renoncement du roi de Comagène ? Plus âprement enfin, n'aviez-vous pas au moins frôlé les terribles émois des sens ? N'aviez-vous pas entendu le cri de la chair exigeante et déçue, vous qui avez suscité en toute sa vérité la figure frémissante de Phèdre ?

Phèdre ! Non pas la plus fortement construite de vos tragédies, je l'avoue, mais la plus riche de vérité vivante, la plus grandiose en sa fatalité; — fontaine de poésie, dont le jet scintillant se mêle à la lumière, et retombe en ruissellements de musique !

A peine le peut-on croire aujourd'hui : *Phèdre* fut indignement sifflée, victime d'une cabale menée par les grands, victime aussi des amis de Corneille, hélas !... A la *Phèdre* de Jean Racine, la cour préféra la *Phèdre* de Pradon.

Déjà l'on avait opposé à votre *Iphigénie* une autre *Iphigénie* composée à la hâte pour faire concurrence à la vôtre. A cette vilaine action il vous avait suffi d'opposer une simple épigramme :

Entre Le Clerc et son ami Coras,
Tous deux auteurs rimant de compagnie,
N'a pas longtemps sourdirent grands débats
Sur le propos de son Iphigénie.
Coras lui dit : La pièce est de mon crû.
Le Clerc répond : Elle est mienne et non vôtre.
Mais aussitôt que l'ouvrage a paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Passé pour *Iphigénie*, qui n'eut pas à souffrir de l'aventure. Mais les sifflets de *Phèdre* ! Ne semble-t-il pas qu'ils retentissent jusqu'à nous, — qu'ils nous déchirent l'ouïe et nous soulèvent le cœur ? En face d'un tel crime contre l'esprit, votre âme trop sensible dut se rétracter comme une chair blessée. Chose affreuse, Monsieur, il fut constant que vous aviez cessé d'être poète. Quoi ! la source de beauté était-elle donc tarie ? Elle le fut du moins pendant douze années ; et quand elle jaillit à nouveau par le caprice de Mme de Maintenon, ce fut pour mirer le visage d'un autre Jean Racine, biblique et sévère, que j'admire de plus loin et que je reconnais mal.

Vous n'étiez plus pareil à vous-même, et cependant vous demeuriez fidèle au lointain idéal de votre jeunesse : donner à la scène française une tragédie égale à la tragédie grecque. Grecque ? Ah certes elle ne l'était pas, votre fragile *Esther* orientale, et moins encore votre puissante et cruelle *Athalie* parmi les Juifs fanatisés. Mais votre génie y avait restitué, sous une forme nouvelle, le rôle du chœur antique dont les chants ne laissent aucune déchirure dans la trame continue de l'action. Ainsi, Monsieur, vous reveniez indirectement à la nature profonde de votre art, à la beauté harmonieusement soutenue, à cet accord de lignes sans brisure que fut la *Mousiké* athénienne. Corneille, lorsqu'il est grand, l'est avec une dure énergie qui vient de Rome et de l'Espagne. Vous, Monsieur, vous fûtes toujours hanté par la noble grâce hellénique, sœur aînée de l'élégance française. Vous aviez, de bonne heure, assoupli votre esprit, mûri votre langage à traduire le *Banquet* de Platon, la vie

de Diogène, des fragments d'Aristote. Vous avez aussi pour vos propres créations, fait à Euripide quelques emprunts hautement proclamés. La scène célèbre des aveux à C enone, dans *Phèdre*, est pour une grande part transposée de son *Hippolyte*. Mais lorsque Euripide  crit :

O s eur malheureuse, épouse de Bacchus !

son vers devient chez vous une merveille de musique et de poésie :

*Ariane, ma s eur ! de quel amour blessée
Vous mourr etes aux bords ou vous fêtes laissée !*

Davantage encore : ce dont Euripide n'avait pas eu la hardiesse, vous avez le courage de l'oser; et c'est la scène prodigieuse, faite d' moi contenu, de tremblant abandon, de révolte et enfin de passion véhémente où Phèdre  perdue s'offre à la surprise indignée d'Hippolyte. Voilà, Monsieur, comment vous « traduisez »; et s'il vous arrive d'imiter un auteur, c'est pour le surpasser.

Entre l'Hellade et votre patrie s'élevait, dans les lettres classiques, un haut et brillant rempart : Rome empêchait Paris de voir Athènes. Ce mur, vous l'avez percé d'une magique ouverture, et la lumière d'Ionie est venue effleurer le front rayonnant de la France.

Votre art, par la souveraine aisance qui en est le miracle, nous fit découvrir à nouveau le secret de l'art attique :
LA LIBERTÉ DANS L'HARMONIE.

La Tragédie d'Eschyle et de Sophocle se révélait en sa pure beauté, telle qu'un fronton du Parthénon doué soudain de la parole chantée. Mais votre poésie tragique elle aussi, par l'harmonie du verbe serrant le geste dans ses plis ou dénudant une attitude, évoquait une statuaire miraculeusement animée du frisson musical. Phidias se reconnaîtrait dans Andromaque et dans Iphigénie, Scopas dans Hermione et dans l'ivresse épouvantée de Phèdre. Polyclète renaît

avec Hippolyte, et sur la tendre grâce de votre Bérénice, Praxitèle s'est penché, uni à Jean Goujon.

Monsieur,

On cite parfois, dans les *Mémoires* de Saint-Simon, un passage qui vous concerne. Chez vous, d'après ce texte, « rien du poète et tout de l'honnête homme ». Ce mot sonne assez dur à nos oreilles. Encore faut-il le comprendre. C'est, à ses yeux, un vif éloge que vous décerne le noble duc. Il admirait que vous ne fussiez pas le maraud mal léché qui se mêle d'écrire, et ni Vadius ni Trissotin, mais un homme parfaitement à sa place dans une société choisie.

Peut-être nous sera-t-il permis de penser qu'en effet vous étiez de bonne éducation et d'esprit cultivé, — et que, tout de même, il y avait en vous « quelque chose du poète »...

Réception de M. l'abbé Bastin

Discours de M. Maurice Wilmotte

Mesdames, Messieurs,
Mon cher Confrère,

Je dois tout d'abord remercier l'Académie de l'honneur qu'elle a bien voulu me faire en me priant de vous recevoir aujourd'hui. Elle s'est peut-être souvenue de mes débuts de jeune romaniste, lorsque seul, ou avec quelques disciples de mon âge, je parcourais nos campagnes wallonnes et allais recueillir, sur les lèvres des simples, les formes parfois étranges de nos patois, qui, en se diversifiant à l'infini, attestent leur richesse lexicologique.

A-t-elle, l'Académie, réfléchi aussi au privilège vraiment rare qu'elle me conférait, en me permettant pour la seconde fois de louer une robe ? Oh ! les deux robes dans l'espèce ne se ressemblent guère ! Quand je me remémore Mme de Noailles portant fièrement sur ses frêles épaules, pareille en cela au jeune dieu de la fable, la dépouille d'un fauve, et que je la compare à la sévérité de votre humble soutane, je me sens moins à l'aise pour prolonger un parallèle qui me conduirait tôt à une sorte de profanation.

Mon Dieu, mon cher confrère, la fourrure qui paraît la poétesse au cœur innombrable, est-elle si éloignée que cela du vêtement sacerdotal que depuis dix-neuf siècles un usage respectable a imposé aux ministres de Dieu ? Elle aussi fut la prêtresse, un peu égarée dans nos temps pro-

saïques, d'une divinité redoutable. Vous êtes, vous, le servant d'un culte qui, en humiliant la chair, a ennobli le cœur et l'esprit. L'un comme l'autre vous avez officié avec la même fidélité. Et si notre regrettée consœur était vivante et présente, elle pourrait vous dire :

« *J'ai mon Dieu que je sers ; vous servirez le vôtre :*
» *Ce sont deux puissants dieux.* »

C'est le très chrétien Racine, qui, devant les dames de Saint-Cyr, met ces vers dans la bouche d'une reine. Laissons-les lui pour compte et n'oublions pas pourtant ce que la foi nouvelle a emprunté aux dévotions antérieures. Elle l'a fait, du reste, à fort bon escient.

Excusez ce préambule bien long d'un discours qui sera bref. Mais il faut que vous sachiez qu'en consentant à être des nôtres, vous avez, peut-être à votre insu, accepté un compagnonage quelque peu profane. Je regarde autour de moi et je vois tel adorateur de la beauté païenne, le chantre d'Hélène et — antithèse qui n'a rien d'édifiant — le dernier parnassien et le premier symboliste assis derrière vous. Je ne note que le dernier élu de l'Académie, qui soit tout à fait rassurant, et c'est ce maître du barreau qui, parfois, égare ses rêveries au fond de nos Ardennes et qui leur demande des thèmes d'inspiration moins profanes, en même temps que l'oubli des laideurs du Palais.

Avec lui me voilà sur un terrain plus sûr, un terrain qui vous est familier. L'Ardenne ! N'est-ce pas cette région à la fois désolée et charmante, dont vous connaissez mieux que nous tous les horizons indéfinis, les frondaisons luxuriantes ou sévères, les parlers plus frustes que les nôtres et affirme-t-on plus hérissés de vocables germaniques. Il est, en effet, possible que la lisière orientale de la Wallonie porte encore les stigmates d'une consanguinité, que nous ne pouvons désavouer sans nous diminuer nous-mêmes. Mais si elle est une résultante fatale de certains contacts historiques, si elle s'affirme davantage dans quelques uns de nos villages de l'Est, elle n'a guère eu d'influence sur

les cerveaux. Un Malmédien, quoiqu'on dise, diffère en somme peu de nos paysans hesbignons ou condrusiens, moins encore de nos Luxembourgeois de langue romane; tout au plus faut-il lui concéder une tenacité plus soutenue et une concision meilleure du langage. Nous ne pouvons lui refuser ni l'accueil aimable, ni un certain humour jovial, ni cette sensibilité particulière, dont se targue le plus modeste fils de notre Wallonie.

En vous regardant bien, on retrouve dans vos traits, empreints d'une bienveillance qui n'exclut pas la décision, toutes les caractéristiques les meilleures des Wallons de lisière. Car vous êtes né à Faymonville, le dernier village wallon d'une contrée, dont l'histoire est si émouvante et qu'un siècle d'oppression prussienne n'a pu décourager de parler nos patois. Vous n'avez reconquis l'indépendance morale qu'en 1919, après des tribulations souvent pénibles, que la belle indépendance de votre cœur vous forçait à subir. Ne fûtes-vous pas surveillé, espionné par les autorités prussiennes, mal défendu par vos supérieurs ecclésiastiques, dont le plus haut placé était alors à Cologne et non à Liège, ballotté comme une épave en ce coin de Wallonie dont le landrath allemand surveillait d'un œil soupçonneux les frémissements ? J'ai plaisir et honte à la fois d'être contraint de remémorer ici ce passé cruel, et j'ai pourtant regret de n'y pouvoir insister. Il est relativement rare qu'un érudit soit un homme de caractère; une légère atrophie de la volonté s'associe et s'impose à l'activité concentrée, dont il a besoin pour poursuivre des recherches très ardues et souvent stériles. Chez vous rien de tel; votre triple apostolat, scientifique, moral et religieux, a résisté victorieusement. Vous avez mené d'un même front calme et souriant la triple tâche que vous vous étiez assignée dès le collège. L'enseignement religieux, la curiosité savante du passé, des coutumes et des parlers de votre région, enfin la préoccupation quotidienne d'en sauver l'originalité, et plus tard de nous en restituer le précieux héritage, voilà ce qui a dû prolonger souvent vos veilles et qui ne cessa de solliciter votre noble esprit.

De toutes ces activités, c'est peut-être la première qui vous a donné les meilleures joies. Et avec quel zèle acharné vous vous y êtes consacré !

Je n'en veux pour preuve — ne pouvant énumérer ici tous vos travaux — que ce précieux mémoire sur les plantes dans le parler, l'histoire et les usages de la Wallonie malmédienne, où vous combinez harmonieusement des connaissances si diverses. Le philologue, le botaniste, l'historien des mœurs y découvrent sans effort une matière abondante à réflexions. Avec quelle perspicacité, mais aussi avec quelle prudence vous notez les multiples emplois que le paysan malmédien fait d'une flore bien plus variée qu'on ne l'imagine ! Certes, vous n'irez pas jusqu'à conseiller, comme un de vos naïfs devanciers, de faire un usage médical de la bouse de vache ; mais vous enregistrez gravement l'emploi dont certains se targuent pour guérir les « apostumes et enflures au genou ou autre part »... Cet autre part me laisse un peu rêveur.

Je voudrais, avant de vous céder la parole, revenir encore, non sur vos tâches ecclésiastiques qui échappent à ma compétence, mais sur ce rôle de défenseur de notre culture que vous avez si courageusement assumé.

Pourquoi ne point le dire ? Ce rôle dans un poste d'avant-garde n'est pas uniquement celui d'un pasteur, voué de façon exclusive à l'enseignement des vérités chrétiennes. C'est aussi celui d'un conseiller, d'un défenseur de la bonne cause vis-à-vis de populations que le traité de Versailles, en 1919, trouva douloureusement atteintes dans leur vie matérielle et morale, désemparées, partagées entre des intérêts divergents, sourdement travaillées sans relâche par une propagande néfaste. Il a dû consister surtout dans de sages avertissements, destinés à consolider l'œuvre d'union et de paix, que réclamait l'après-guerre, œuvre trop souvent négligée par ceux dont elle aurait dû être la fonction essentielle.

Et quel merveilleux adjuvant dans cette tâche de longue haleine, — tâche quotidienne, sans cesse renaissante, — vous aura été notre vieux patois, mon cher confrère ! Vous,

qui le maniez avec élégance, qui n'en ignorez aucune des finesses, aucune des familiarités prenantes, vous êtes pour nous comme la personnification d'un véritable apostolat. C'est assurément ce qui a déterminé le choix de plus d'un de nos confrères. Pourtant vos titres scientifiques suffisaient amplement à vous désigner.

Je ne voudrais pas clore ce compliment académique, bien inférieur à ce que nous vous devons, sans y associer en pensée le regretté confrère que nous avons perdu et dont vous occupez le siège parmi nous. Mais, d'autre part, je ne voudrais pas non plus vous disputer la joie de le louer ici, et si je prononce en terminant le nom estimé d'Alphonse Bayot, c'est pour avoir l'occasion de vous dire que nul ne nous a semblé plus digne que vous de le remplacer.

Discours de M. l'abbé Bastin

Messieurs,

Je suis l'enfant gâté d'une terre privilégiée. Car, si l'Académie de Langue et de Littérature françaises m'a invité à occuper un de ses dix sièges philologiques, si j'y suis installé aujourd'hui par un prince de la philologie, je dois cette double faveur moins à des titres scientifiques qu'à mes origines malmédiennes. C'est donc au nom de mon pays natal autant qu'en mon nom personnel que je vous remercie d'avoir porté vos suffrages sur le disciple et compagnon d'armes du grand Wallon que fut l'abbé Nicolas Pietkin.

Malmedy a dû à sa longue exclusion politique de la communauté belge l'honneur d'avoir attiré et retenu l'attention des linguistes plus que toute autre portion de terre wallonne. Son parler occupe déjà une place de choix dans les *Mélanges* qui vous furent offerts, Monsieur, comme don de joyeuse entrée à l'université de Liège, par un groupe d'admirateurs, dont les deux seuls survivants, vos élèves d'alors, aujourd'hui professeurs émérites comme leur maître, siègent également parmi nous. C'était en 1892. Treize ans plus tard se tenait à Liège le premier Congrès pour l'extension et la culture de la langue française et, organisateur de ces mémorables assises, vous entraîniez ses membres sur les bords enchanteurs de la Warche. Si même l'excursion, partie gaîment de Spa en voitures automobiles, dut prendre à la frontière

prussienne l'allure d'un pèlerinage *ad Walloniam captam*, ses participants purent se convaincre que la captive restait fidèle à ses origines latines et était réfractaire aux contraintes de la germanisation.

Mon pays natal s'appelait alors Wallonie prussienne ou Prusse wallonne, une association de termes plutôt répulsive. Il se nomme aujourd'hui Wallonie malmédienne et l'on doit s'étonner qu'une appellation si claire, si adéquate n'ait pas été trouvée avant le retour de Malmedy à sa patrie naturelle.

Alphonse Bayot, à qui j'ai l'honneur, je devrais dire la douleur, de succéder, était un grand ami de ce petit coin de terre romane qui, par la variété de ses dialectes, lui paraissait un abrégé de la Wallonie entière. Son décès trop rapide y fut connu par un cri de détresse lancé par sa famille et par le message douloureux d'un de ses élèves : celui-ci fut le représentant de mon pays aux funérailles si simples du maître et il n'est pas le seul étudiant qui ait versé des larmes sur sa tombe.

Membre de l'Académie au titre philologique et malmédien, n'ayant jamais cultivé que la dialectologie et la toponymie, dans lesquelles Bayot s'est également fait un nom, je suis excusable de concevoir son éloge sur le plan de la petite philologie et dans le cadre de la petite patrie.

Loin de moi, cependant, d'ignorer l'œuvre transcendante du médiéviste, mais elle a été analysée et exaltée par ses pairs dans les articles nécrologiques de nos revues savantes. Qu'il me suffise de rappeler le jugement de l'un d'entre eux : « Il reste de lui, écrit M. Feller, des œuvres marquantes qui le classent au nombre des plus savants romanistes du siècle ». Et, à propos de son ouvrage capital, l'édition du troisième et dernier volume de Hemricourt : « Nous devons renoncer, dit notre confrère, à donner une idée de ces analyses infinies qui portent sur des millions de faits depuis les plus importants jusqu'aux plus infimes, jusqu'aux virgules et accents dans un nombre incalculable de copies ». « Cette édition, ajoute-t-il, a occupé Bayot pendant la moitié de sa vie ».

Mais le linguiste aimait à descendre de temps à autre des hautes régions de la philologie dans le maquis de la dialectologie et de la toponymie. Son activité dans le passé se doublait d'une autre dans le présent. Et même, depuis quelques années, l'édition critique de textes anciens lui paraissait moins urgente que la récolte des termes patois encore vivants. Les vieux manuscrits ne courent aucun risque dans les dépôts d'archives et les bibliothèques d'universités, tandis que les dialectes se meurent. Plus d'un vieillard qui disparaît emporte avec lui dans la tombe quelque secret linguistique, soit un vocable archaïque du parler populaire, soit une forme morphologique tombée hors d'usage, soit l'emplacement d'un lieu-dit aujourd'hui inusité. Que de fois, au cours de mes enquêtes sur la Flore de la région malmédienne, j'aurais voulu rappeler à la vie pour un instant tel vieux qui, lui, savait !

Alphonse Bayot s'est appliqué lui aussi à faire descendre du cerveau fruste d'un patoisant jusqu'à fleur de ses lèvres un terme rare, qu'il cueillait précieusement, heureux de l'avoir sauvé pour toujours de l'oubli. Il a eu le plaisir de constater que plus d'un vocable porté déjà au nécrologe du langage populaire vivait encore sporadiquement. Il a éprouvé les jouissances intellectuelles et morales que procure le contact suivi avec les gens du peuple, seuls dépositaires et représentants attitrés du langage des ancêtres. De ces enquêtes orales poursuivies pendant toute une journée, on rentre souvent le soir la tête enrichie de nouvelles connaissances et, dit Charles Bruneau, « les poches bourrées de pommes et de noisettes, présent de l'hospitalité ardennaise ».

Lorsque surgit, il y a trente-cinq ans, le projet du Dictionnaire général des patois romans de Belgique, Bayot s'inscrivit immédiatement comme correspondant de son village natal — simple manouvrier dans cette grande entreprise — et les archives de la Société liégeoise de littérature wallonne témoignent de sa régularité à apporter sa modeste pierre à l'œuvre commune. Il crée lui-même à Louvain

un Cercle d'Etudes wallonnes, où sont appliquées les nouvelles méthodes de recherches dialectologiques. Il publiera plus tard un exposé magistral de ce nouveau mode d'investigation. Le Hainaut, sa province d'origine, lui doit trois publications importantes : une *Toponymie de Chimay* publiée en collaboration avec E. Dony, des *Notes de lexicologie montoise* et une étude fouillée sur les lieux-dits de la région de Charleroi. Aussi mérita-t-il de figurer parmi les premiers membres de la *Commission de Dialectologie et de Toponymie* créée par arrêté royal du 7 avril 1926. Il occupait dans la section wallonne de cet organisme une place si marquante que sa mort y donna lieu à une cérémonie commémorative inconnue jusque là : pendant que ses confrères désolés rappelaient l'un après l'autre en termes émus les divers mérites du défunt, une gerbe était portée sur sa tombe à Louvain par un groupe de ses anciens élèves.

Le dialectologue, l'amant du parler populaire n'est nulle part dans son élément aussi bien que dans son milieu natal. C'est là qu'il a appris la langue du terroir, c'est là qu'il peut l'entretenir dans sa pureté native. Bayot est resté attaché toute sa vie à son village d'origine, Chapelle-lez-Herlaimont, grosse agglomération ouvrière de 7500 âmes, dans l'arrondissement de Charleroi. Il aimait à y revenir, y fréquentant de préférence les humbles, les ouvriers qui avaient passé avec lui sur les bancs de l'école et, après avoir serré leurs mains rugueuses, il remuait avec eux les souvenirs d'enfance et de jeunesse dans leur langue savoureuse et pittoresque. On l'a vu jeune homme s'intéresser aux concours de pinsons organisés dans la localité, « pointant » attentivement les chants, discutant ceux-ci avec les intéressés. Le parler de Chapelle, son histoire, sa toponymie, son folklore n'avaient pas de secret pour lui et il aimait à faire bénéficier ses concitoyens de ses vastes connaissances. Maintes fois, il s'est mis à leur disposition pour des causeries familières, où son talent de pédagogue pouvait donner toute sa mesure. On se rappelle encore aujourd'hui ses conférences sur les origines de Chapelle, les noms des familles chapelloises, les sobriquets de chez nous, la poésie des

terris, etc. Il rêvait d'une histoire de son village et en réunissait les matériaux avec deux anciens camarades d'école. Son explication du toponyme Bascoup, qu'il a donnée d'abord à Bruxelles devant la *Société pour le progrès des Etudes philologiques et historiques*, « fut un modèle de science et de conscience ».

Les « Chapellois » — ce gentilé est de Bayot — ont fait mentir le proverbe : Nul n'est prophète dans son pays. Ils étaient fiers de leur savant concitoyen, sorti de leur milieu patoisant. Aussi ont-ils tenu à rendre à sa mémoire un hommage qui lui serait allé au cœur, s'il l'avait connu. La Cour du Clerc, où il aimait à porter ses pas, parce qu'il y retrouvait de nombreux souvenirs de famille, va être, par décision de l'administration communale, convertie en une cité ouvrière qui portera le nom d'Alphonse Bayot.

Un philologue aussi fidèle à ses origines, aussi curieux du présent et du passé de la langue de son peuple, aussi attentif à toutes les manifestations de la vie wallonne, ne pouvait manquer de s'intéresser non seulement au parler, mais encore au sort du petit peuple que le Congrès de Vienne, d'un trait de plume, avait retranché de la grande famille wallonne et qui luttait depuis longtemps pour la conservation de sa langue traditionnelle et de l'originalité de sa race. Pays minuscule, dont la population dépassait à peine d'un tiers celle de Chapelle, qui avait ses historiens, ses poètes, ses musiciens, ses botanistes, et dont le langage, variant d'une localité à l'autre dans son lexique, sa phonétique et sa grammaire, ne cessait de fournir matière à de doctes travaux d'érudition. Un prêtre, curé d'un petit village, y tenait bien haut le flambeau de la latinité.

« Malmedy, me disait M. Bayot, n'a pas son égal au point de vue linguistique. Son parler a été mis trois fois en glossaire dans l'espace d'un siècle. Que n'avons-nous pour chacune de nos villes un inventaire de sa langue remontant, comme celui de Villers, au dix-huitième siècle ! Y a-t-il en Belgique un toponyme rural attesté dès le septième siècle comme votre terme *Sêchcamp*, Sicco Campo, désignant le point

culminant des Hautes Fagnes ? Les Muses semblent avoir fréquenté les rives de la Warche dès le douzième siècle, car Bédier incline à placer chez vous le berceau de la chanson des Quatre Fils Aymon. Le folklore malmédien est incomparable : nulle part n'existe une trilogie valant celle de son Carnaval, de ses Rondes de la Saint-Jean et de ses Feux de la Saint-Martin ».

Il est permis d'affirmer que la création du Cercle d'Etudes wallonnes de l'université de Louvain a été inspirée par l'activité si variée du Club wallon de Malmedy, œuvre de feu l'abbé Pietkin et de son neveu Henri Bragard.

Mes relations avec Bayot datent des premiers temps de cette fondation. Au début de 1910, je fus invité à paraître à la tribune du Cercle en qualité de messenger de la pensée malmédienne et wallonne. Je vois encore le maître prenant des notes au cours de ma causerie : il tâchait de surprendre sur mes lèvres quelque particularité phonétique du parler local, peut-être la tonalité de l'*a* ou le degré de dénasalisation. Le soir, il y eut « guindaille » dans un café d'étudiants et je pus admirer l'intimité qui régnait entre le professeur et les disciples. Le lendemain, il voulut me servir lui-même la messe et de savoir derrière moi, à genoux au pied de l'autel, ce professeur à longue barbe, auquel il ne manquait que la croix pectorale et l'anneau d'améthyste pour faire figure d'évêque missionnaire, je célébrai le saint sacrifice avec plus de dévotion.

Ce fut là le point de départ de longues relations amicales et scientifiques. Je faisais la joie du bon professeur en lui servant régulièrement les modestes productions littéraires et philologiques du terroir natal. Survint la grande tourmente. Nous savons par le témoignage de notre confrère Georges Doutrepoint quelle fut la conduite patriotique de son collègue et ami pendant cette période terrible où la Belgique goûta elle aussi les douceurs du régime prussien : comment il se fit l'apôtre de l'union sacrée, comme il soutint le moral de ses compatriotes, flamands et wallons. Déporté à l'intérieur de l'Allemagne au début de la guerre, je dus en attendre la fin avant de reprendre contact avec

mon ami. Il m'écrivait en janvier 1919 : « Ma maison n'eut pas le 25 août l'honneur du feu dévorant des incendiaires de Louvain, mais elle fut choisie comme point de mire d'une salve de coups de feu alimentée par deux cents fusils et qui dura vingt minutes. Si je m'étais trouvé là, mon sort était réglé. Pas un coin de l'immeuble qui n'eût été fouillé par les balles. En mon absence, le mal se borna à de nombreux dégâts matériels et aux vols qui se commirent par la suite ».

Le retour de la Wallonie dite prussienne dans la communauté belge devint dès lors sa grande préoccupation comme la mienne. La Belgique violée et violentée en 1914, victorieuse en 1918, avait le droit de recouvrer à l'est ses frontières historiques. Mais Bayot et moi, ainsi que Jean Haust, autre romaniste artisan de la désannexion, nous n'envisagions que la réparation de l'injustice commise en 1815 à l'endroit de mon pays natal. Seule, du reste, sa réintégration dans la mère-patrie pouvait désormais sauvegarder son individualité et son caractère roman.

Pendant plus de quatre ans, la petite Wallonie avait été complètement isolée de la Belgique et plongée dans une atmosphère d'intoxication intellectuelle et morale. Le sentiment de l'honneur y était étouffé par le culte de la force. Aussi la situation n'était-elle plus en 1919 celle qu'évoque une lettre que la municipalité de Malmedy adressait en 1833 à une maison religieuse de Nancy à l'effet d'obtenir des Sœurs pour l'école des filles : « D'origine française, notre ville appartient par son langage, ses mœurs et son histoire aux provinces wallonnes qui comprennent une partie du Luxembourg, le pays de Liège, de Namur, etc. L'idiome wallon, espèce de langage des vieux habitants de la Gaule, y est encore la langue du peuple; le français est le langage des personnes bien élevées ».

Sans doute, le wallon, traité ici à tort en jargon informe, continuait à être le langage du peuple et même, grâce à l'abbé Pietkin, il s'était élevé dans une certaine mesure à la dignité d'une langue littéraire; mais le français, banni depuis longtemps de l'école et des administrations, était en passe de perdre sa dernière position à l'église. Le simple

se faisait petit à petit à l'idée que l'allemand était sa langue cultivée.

Bayot, de même que Haust, se rendait compte que, chez nous, à côté de la portion de la population restée saine, il en était une autre qui était prête à renier ses origines et à se fondre dans la masse germanique. Il m'écrivait : « Arracher des populations engourdies à l'emprise du germanisme pour les ramener à leur vraie patrie, les désabuser, les éclairer, les entraîner, c'est digne d'un bon pasteur et, mieux que tout autre, vous êtes qualifié pour être ce pasteur... Que je suis heureux de me trouver à vos côtés dans l'œuvre de la rédemption de la Wallonie prussienne ! »

Il prépare la grande famille belge à recevoir les enfants « prodigues ». Voici comment il termine la préface d'une plaquette que je lançai à cette époque : « Quand ces dix mille Wallons « prussifiés » il y a un siècle, au mépris de tout droit, seront rendus à leur mère-patrie, dans le salut de bienvenue qui les accueillera parmi nous, il faudra que l'on perçoive non seulement la voix de l'intérêt, mais encore et surtout celle du cœur, car ils ont du sang belge et ce sont nos frères ».

La désannexion se fit dans des conditions assez humiliantes pour nous. « Comme vous, m'écrivit-il, je me suis senti morfondu de la quarantaine imposée à des frères wallons. » On aurait dû établir une distinction entre ceux-ci et les populations de langue allemande que des raisons stratégiques et économiques conseillaient de rappeler également au sein de leur ancienne patrie. Si notre pays avait été résorbé d'emblée par la Belgique comme l'Alsace-Lorraine par la France, le cerveau malmédien serait aujourd'hui complètement assaini, toute la région aurait retrouvé depuis longtemps son âme wallonne et belge.

Alphonse Bayot a eu parmi ses élèves des frères retrouvés. Il avait pour eux une bienveillance affectueuse et se rendait compte par eux du travail d'assimilation qui se poursuivait dans leur pays. Soucieux de les intéresser à leur milieu natal et d'entretenir en eux la fierté de la race, il me consultait

volontiers sur le choix de leur thèse de licence. S'il avait vécu, il n'est aucun domaine de la philologie malmédienne qui n'eût été exploité intensivement par ses étudiants.

Trop tôt, hélas, la mort est venue interrompre le probe labeur de ce grand ouvrier de la pensée. Et du coup, sa disparition nous a laissé à nous, ses amis et confrères, l'impression d'un vide immense.

« El plèce di l'adjèyant, c'èst come on trô so l' cîr... »

(H. SIMON, *Li mwért di l'âbe*)

Mais, à l'ombre du chêne géant que la tempête a renversé, de jeunes arbres ont grandi. C'est la gloire des grands maîtres de former des élèves qui prolongent au delà de la mort, avec leur souvenir et leurs exemples, le meilleur de leur activité scientifique.

Réception de M. Ventura Garcia Calderon

Discours de M. le C^{te} Carton de Wiart

Monsieur,

Si j'avais à m'adresser publiquement à vous en toute autre circonstance, je vous qualifierais d'Excellence. Et ce titre protocolaire, qui parfois sonne creux, trouverait sa pleine valeur dans son application au diplomate accompli que vous êtes. Nous ne pouvons pas oublier que vous représentez votre Gouvernement auprès du nôtre et que tout le talent que vous prodiguez dans cette mission officielle s'éclaire d'une sympathie ancienne et fervente pour notre pays. C'est d'abord par ses écrivains que vous aviez appris à le connaître, m'avez-vous confié. Et voilà qui n'est certes point pour nous déplaire ! A votre jeune esprit émerveillé que ne satisfaisaient point, en votre vieille cité de Lima, les leçons des Révérends Pères de Picpus, puis, à l'université, les cours de la Faculté de droit, Rodenbach et Maeterlinck ont révélé la Belgique. Vous deviez la comprendre beaucoup mieux encore par le plus noble des interprètes de son âme. Voici qu'un jour, la République du Pérou vous accrédite en qualité de ministre auprès du Roi Albert. C'est en 1917, au cœur même de la grande tragédie, que vous lui présentez vos lettres de créance à La Panne.

*Ce n'est qu'un bout de sol étroit,
Mais qui renferme encore et sa reine et son roi
Et l'amour condensé d'un peuple qui les aime.*

Presque à cette heure, votre frère José, brillant élève de l'École des Beaux-Arts, qui s'était engagé dans l'aviation française, tombe glorieusement à Verdun.

Ainsi, votre amitié pour nous, forgée par vos premiers émois littéraires, a-t-elle été trempée au torrent de l'héroïsme. Elle a résisté à l'épreuve des bons comme des mauvais jours. Non seulement elle a survécu aux absences, lorsque d'autres devoirs vous appelèrent ailleurs, en Europe ou en Amérique. Mais à votre retour, nous l'avons trouvée plus active encore, toujours prête à intensifier entre nous les bonnes relations d'ordre politique et économique.

Mais vous aurez déjà excusé cet exorde, qui est un hors-d'œuvre. C'est en votre qualité d'écrivain, et rien qu'en cette qualité, Monsieur, que nous vous accueillons dans nos rangs. Dieu merci ! la carrière des lettres et la carrière tout court ne sont point incompatibles et quelles que soient la manie de notre temps pour la spécialisation et ses préventions contre les cumuls, il faut bien qu'il s'incline devant les nombreux exemples de diplomates dont la maîtrise s'est affirmée aussi dans le domaine du roman ou de la poésie. Nous n'avons pas à chercher très loin pour nous souvenir que deux grands pays furent représentés chez nous avant le vôtre par des auteurs de premier plan : les Etats-Unis par Brand Whitlock, qui fut membre de notre Compagnie, la France par Paul Claudel, qui pourrait en être.

* * *

Mais ce maître-écrivain que nous entendons seul saluer en vous, Monsieur, nous ne pouvons empêcher qu'il soit un Péruvien cent pour cent et que le genre littéraire qu'il a choisi et le rayonnement de ses œuvres aient fait de lui une sorte d'ambassadeur spirituel de l'Amérique latine dans le reste du monde.

Que connaissions-nous du Pérou avant que nous ne l'ayons exploré dans vos livres ? Pour l'Européen moyen du début du XX^e siècle, il était à peu près resté ce qu'il apparaissait aux rêves des chefs de bandes qui, il y a quatre cents ans, partaient à sa découverte.

J'ai lu, dans un livre récent de Stefan Zweig, l'histoire de ce Vasco Nuñez de Balboa qui fut le premier à tremper ses pieds dans l'Océan Pacifique, le jour de la Saint-Michel 1513, au nom de Ferdinand et de Jeanne de Castille, Léon et Aragon. Avec soixante hardis compagnons, il avait traversé l'isthme de Panama, se taillant à la hache et à l'épée un chemin dans la jungle chaude, humide et empoisonnée, défiant la faune et les embuscades, la faim et les fièvres dans l'espoir d'atteindre le pays de l'or. Un chef aztèque du nom de Comagre lui avait dit : « Là-bas, derrière les montagnes, se trouve un vaste océan. Toutes les rivières qui y affluent charrient de l'or. Dans cette contrée vit un peuple qui, comme vous, a des bateaux à voiles et à rames et ses princes mangent et boivent dans la vaisselle d'or ». Et quand Vasco Nunez aboutit à l'océan nouveau, un autre cacique de la région, étendant sa main vers le Sud, où une ligne de montagnes s'estompait à l'horizon, lui répéta à peu près ce que lui avait déjà dit Comagre : « Là-bas est un pays où l'or abonde. De grands animaux à quatre pattes en transportent constamment de lourdes charges dont les princes remplissent des salles entières de leurs palais ». Et il révéla le nom de ce pays, un nom au son étrange et mélodieux qui tintait comme « Birou ».

Vasco Nunez de Balboa ne devait pas toucher cette terre promise. Condamné pour rébellion, arrêté par son vieux compagnon d'armes Francisco Pizarro, il est livré au bourreau et c'est Pizarro qui sera le conquérant des Incas et l'inventeur de l'Eldorado. Bientôt, avec les lingots du fabuleux métal que les galions et les caravelles amènent à Carthagène ou à Vigo, la mentalité populaire forge sa légende : celle d'un Pérou tout en or, où des Indiens pacifiques et vertueux ont été expropriés de leurs richesses par des conquistadores avides et sans scrupules. Et cette image prolonge jusqu'en des temps encore voisins du nôtre la tradition de ce Pérou de Candide où les gueux jouent avec des palets d'émeraude, et de ce Pérou de Marmontel, réplique philosophique des *Indes Galantes* de Rameau, qui nous présente avec attendrissement les Incas haut-emplumés vivant affran-

chis de tout contrat social dans des régions heureuses où rien n'obscurcit à leurs yeux les claires leçons de la Nature.

Aujourd'hui que les comètes de notre siècle ont dépeuplé les cieux, le Pérou nous est devenu plus proche. Ce pays qui a trois étages : la côte, la sierra, la région des sommets, et qui mesure quarante-cinq fois la superficie du nôtre, les nouvelles lignes aériennes en ont supprimé les difficultés d'accès et de brillants reportages ne nous laissent plus rien ignorer des paysages grandioses ni des possibilités illimitées de ce qui fut l'Empire du Soleil. Devant les techniques récentes et les statistiques de la balance commerciale, les légendes s'envolent à tire d'aile et les slogans politiques du dernier bateau remplacent les vieilles théogonies. Les Péruviens eux-mêmes, dans leur soif de vérité et de progrès, n'ont pas résisté à un certain snobisme de modernisme. Ils ont précipité le rythme de ce phénomène fatal qui s'appelle la rupture entre les générations et la cassure entre les siècles. Il a fallu, Monsieur, que vous leur rappeliez que la vie, pour les peuples plus encore que pour les individus, ne commence pas demain, mais qu'elle a commencé hier. Il a fallu qu'avec tout le prestige de votre art et l'autorité d'un nom déjà tout lumineux des services rendus à votre pays par votre illustre père, vous leur restituiez la fierté d'un passé qu'ils étaient prêts à piétiner et que vous leur fassiez comprendre aussi le *modus vivendi* nécessaire entre ces deux races : celle des conquérants, qui a gardé quelque chose de féodal, tout au moins en dehors des grandes villes, et celle des anciens habitants, ces Indiens « dont le sourire mystérieux suggère aux voyageurs je ne sais quel indéfinissable malaise d'éternité ».

Et c'est ainsi que vous avez sondé l'âme de votre pays dans ses profondeurs et qu'avec une puissance d'évocation dont la littérature française offre bien peu d'exemples, cette âme, vous nous l'avez révélée.

* * *

Je vous vois, jeune étudiant dans cette cité de Lima, l'ancienne *Ciudad de los Reyes* qui est toujours demeurée

votre port d'attache, la ville aux balcons ajourés et aux boulevards fleuris avec, dans le fond, les Andes, toujours les Andes, hautes et sèches, dit Paul Morand, comme un os de martyr. D'autres, à cet âge, s'engagent dans les polémiques et les luttes du Forum. Le fusil sur l'épaule, vous parcourez à pied un pays inconnu, — et ici je vous cède la parole, — « avec des sentiers à pic sur l'abîme, des rochers étincelants, instables, qui oscillent au vent et peuvent rouler un jour quelconque, mais surtout la solennité triste de ces « andenes » taillés dans la montagne par les Incas des vieux âges, pour en faire des parterres de verdure et qui dressent, vers les neiges éternelles, leurs échelons arides comme un escalier inutile, une liaison abolie entre l'inquiétude des flûtes et les astres qui écoutent la sérénade ».

Vous découvrez ces paysages désolés et monotones. Parmi le grand silence de l'alti-plane travaillée par les érosions, dans la lointaine sierra où vous allez prospecter des mines, sur les rives de ce lac Titicaca, nappe immense située à plus de 4000 mètres d'altitude, où l'on connaît cette chance d'éprouver à la fois le mal des montagnes et le mal de mer, vous êtes en contact avec ces Indiens aymaras et quechuas demeurés eux-mêmes.

Les forces élémentaires de la nature vous environnent, tandis que peu à peu vous vous initiez à la vie de ces êtres étranges, à leurs mœurs et à leurs croyances où le christianisme recouvre d'un vernis fragile l'appel des sorcelleries d'avant la conquête.

Pendant des mois et des mois, vous vous éloignez toujours davantage de la civilisation. Elle vous manque à peine, et quand vous voulez évoquer ses joies perdues, il vous suffit « de parcourir quelque vieux journal en regardant, sur la quatrième page, l'annonce des Pilules Orientales et ce matelot courbé sous sa morue qui, dans tous les quotidiens de l'Amérique du Sud, prescrit aux foules anémiques l'Emulsion Scott ».

Dans un récit bien amusant, et que vous intitulez *Jeunesse*, vous mettez en scène un homme blanc qui savait par cœur le Code civil et portait de si belles bottes vernies. Il avait

décidé de faire fortune quelque part du côté d'Ancachs en y signant un bon contrat pour vendre ailleurs des mines d'argent. Abandonné par son guide, laissant marcher son mulet, il contournait les montagnes, dépassait les sommets, voyait passer les aigles ravisseurs d'alpagas, puis il se trouva face à face avec un Christ solitaire qui lui aussi, eût-on dit, était mort abandonné dans un calvaire de glaces. Mais en s'approchant, il vit que le Christ n'était pas seul. A la grille de fer qui l'entourait, on avait attaché à genoux une femme dont le dos était nu et ruisselant de sang. Avec des tiges de canne flexibles, deux Indiens la battaient méthodiquement, comme on vanne le blé, et les cris de la victime montaient vers le ciel tout proche sur le mode aigu. Revolver au poing, il met en fuite les bourreaux et demeure seul avec l'Indienne gémissante. « Elle avait tout au plus seize ans, la beauté douloureuse de Marie-Madeleine et deux tresses admirables qui lui tombaient sur la poitrine avec deux guayruros au bout, rouge et noir, pour conjurer le mauvais sort. » Fier comme Don Quichotte, pitoyable comme le Samaritain, l'homme blanc avait coupé avec son couteau les cordes de laine rouge qui attachaient la femme à la grille de fer et se préparait à la panser avec son mouchoir de fine batiste. « Elle se mit debout, secoua ses membres engourdis et, s'approchant de l'homme blanc, lui lança en pleine figure un de ces crachats de lama, lourds et pleins d'herbes mâchées, qui laissent une trace brune. Puis, en quéchua et en espagnol, avec des signes étranges, destinés sans doute à inviter la vallée et ses morts à quelque témoignage de malédiction éternelle, elle cria : « Supaïpa-guagua (Fils du Diable) ! Me frappant parce qu'il m'aimant. C'est mon mari. » Avant de s'éloigner à la course, elle s'était arraché un cil pour le lancer vers son libérateur, ce qui, tout le monde le sait, peut causer les plus sérieux préjudices et réveiller les esprits vengeurs des vieilles nécropoles. L'homme blanc s'était assis un moment par terre, en face du Christ qu'il regarda sans bienveillance. Quelque chose de très singulier, de très douloureux aussi, devait se passer en lui, car il était pâle comme une momie. Alors il prit dans son bagage son petit

Code Napoléon et, s'approchant du bord de la route, il le jeta au ravin des condors, avec tout un lot d'idées civilisées et d'illusions inutiles ».

Cet homme blanc, si cruellement déçu, je crois bien, Monsieur, qu'il vous ressemblait comme un frère. Et c'est sans doute à la suite de quelques méprises de cet ordre que vous prîtes le parti d'entrer dans le biais de ces âmes simples et de ne plus vous étonner de rien.

A y réfléchir, vous vous êtes dit peut-être que ces Indiens, — à la manière près, — ne sont pas si différents de leurs frères en humanité que nous sommes.

Sans doute, ils battent leur femme, mais Sganarelle battait aussi la sienne à qui il plaisait aussi d'être battue. Sans doute, ils aiment à « mâcher les feuilles de coca, longtemps, longtemps, jusqu'à ressentir dans les veines cette torpeur sans rêves plus délicieuse que la mort ».

Mais vous aurez rencontré, dans votre existence d'homme blanc, des civilisés qui abusent de la même drogue, sans avoir l'excuse de se prémunir ainsi contre le terrible « so-roche » ou mal des altitudes.

Sans doute, on peut trouver bizarre cette pratique qui consiste à fabriquer de grands tambours, avec le corps entier d'un ennemi vaincu et vidé comme une outre, vieille coutume héritée des lointains ancêtres qui se faisaient précéder par ces curieux instruments de musique, lors de leurs entrées victorieuses. Mais nous avons tous connu des sectes ou des partis qui, sans recourir à ce rite compliqué, faisaient servir les morts à leur propagande publicitaire. Sans doute, il convient de blâmer cette autre horrible cuisine : celle des têtes réduites ou « swanzas » dont les chefs jivaros font des bibelots macabres. Mais nous sommes moins sévères pour les chefs de chez nous dont les savantes manipulations ramènent nos écus jusqu'au dixième de leur valeur, et nous voyons parfois à l'œuvre, dans notre ancien monde, des méthodes pédagogiques qui compriment et réduisent de jeunes cervelles vivantes.

Aussi ne vous indignez-vous pas trop. Vous contez sobrement, avec un art merveilleux d'évocation, qui mêle sans effort le comique au tragique, et je défie tout lecteur, pour blasé qu'il soit, de sortir de vos récits, qui donnent cependant toujours l'impression de la vérité, sans se sentir tout pantelant d'émoi, comme après une nuit de cauchemar.

Pour ma part, ayant lu, ayant dévoré votre œuvre, je n'échapperai plus, sans doute, à ces visions fantastiques : ces ciels couleur de rouille ; ces chaos de montagnes ; ces hauts plateaux désertiques et ces lagunes stagnantes où passe le relent glacial des Andes qui sent l'herbe mouillée et la toison des lamas ; ces torrents qui roulent des arbres entiers arrachés par la violence des eaux et où les pirogues bondissent dans l'écume ; ces Indiens au type mongol qui, sur leurs flûtes primitives, modulent leurs plaintes nostalgiques. Quelles étonnantes histoires qui nous rendent familiers les maléfices de leurs sorciers, leurs supplices raffinés, leurs cimetières d'où l'on retire des momies aux longs cheveux pendants, leurs flèches hautes comme des lances ! Elles tombent droit du ciel et vous clouent un ennemi à tout jamais.

Puis, en marge de ces tribus taciturnes, toute une humanité hybride, croisement de toutes les races, où des outlaws, des juifs, des syriens, des noirs, des chinois, trafiquent avec les descendants de la conquête qui conservent, même dans leur dureté, un sens chevaleresque de bravoure, d'honneur et de justice. Tout le décor est peuplé d'une vie animale et végétale qui mêle la beauté des formes à la menace du danger : le lama, l'indispensable lama, ce mystique que la richesse tue, et sa sœur sauvage, la vigogne, le pécarî et le puma qui se glissent parmi les cactus-candélabres aux dix bras velus, et les lianes qui étouffent, de grandes fourmis rouges et des abeilles noires, les condors alignés sur les crêtes blanches, attentifs à la proie possible dans la vallée abandonnée, des serpents-chiens qui arrivent à vous, debout comme des personnes, des perroquets ricaneurs, des tortues énormes, des papillons éblouissants et venimeux et ces singes qui hurlent par milliers dans la forêt tropicale pour pleurer leur compagnon tué par les blancs, tandis que ceux-ci

fuient en déroute, affolés d'entendre ce lamento qui monte du fût des arbres comme d'un orgue monstrueux et maudit.

Vous avez orchestré toute cette nature élémentaire et sa poésie hallucinante dans une prose que vous avez inventée et qui coule comme une lave en fusion, avec parfois des jaillissements de fusées. Une lave ? Non. C'est plutôt du sang qui coule. C'est le flot même de la vie. Et je comprends que vous ayez donné à vos recueils des titres comme : « *Couleur de sang* ». « *Le sang plus vite* ». Vous avez trempé votre plume dans du sang, vous souvenant sans doute du précepte d'un poète aristocratique et véhément dont j'ai deviné de-ci de-là l'influence dans votre œuvre : « Ecris avec du sang et tu apprendras que le sang est esprit. Ainsi parla Zarathoustra ».

* * *

Après votre livre de début : *Frivolamente*, vous en avez publié d'abord vingt ou trente autres : contes, chroniques, essais, cantilènes écrits dans votre langue maternelle, et un des bons juges de la littérature espagnole, Gonzalo Zaldumbide louait ainsi, il y a dix-huit ans, la maîtrise de votre vocabulaire et de votre style : « On n'a jamais donné à la prose castillane cette alacrité, cette élégance téméraire du raccourci ni cette haute tension d'arc voltaïque, cette force serrée, tourmentée, gémissante de plénitude, cette puissance captive qui semble prête à éclater, mais qu'un accord de pensées, un arpegge de mots, une note aiguë de sensibilité retiennent toujours en mesure ».

Puis, un beau jour, heureux pour nous, vous vous êtes décidé à écrire directement en français. « C'est presque sans le savoir, avez-vous confessé dans une interview, que je me suis exprimé tout à coup dans cette langue nouvelle. Peut-être pour trouver un mot exact qui ne me satisfaisait pas dans une traduction, ou une nuance ». C'est ainsi que vous avez composé en français, — sauf un conte qui est traduit par Max Daireaux, — ce prestigieux recueil : « *Le sang plus vite* » où éclate le mieux, me paraît-il, l'originalité de votre génie littéraire.

* * *

Ce genre nouveau qui vous avait conquis déjà la grande renommée dans les pays de langue espagnole, comment la délicatesse française qui a été comme tamisée depuis le XVII^e siècle par l'éducation classique, en supporterait-elle la fougue et la truculence un peu barbare ? Peut-être les papilles parisiennes eussent-elles été brûlées par un tel breuvage si sa force tumultueuse n'était toujours atténuée par une sensibilité naturelle qui en corrige l'outrance, et si votre fougue lyrique n'avait son contrepoids dans un subtil esprit de finesse et d'ironie qui vaut mieux que l'humour.

Oserai-je avancer ici une opinion qui n'a rien de modeste, et qui s'inspire peut-être tout simplement de notre envie de vous avoir à nous de plus près ? Mais il me semble que notre tempérament national est mieux préparé encore que celui du public français à goûter la saveur à l'emporte-pièce de vos contes purement péruviens.

Qu'il y ait entre l'âme ibérique et la nôtre plus d'une affinité secrète, il faudrait, pour le nier, n'avoir jamais comparé nos grands mystiques de l'école de Ruysbroeck l'Admirable aux élans passionnés d'un Jean de la Croix ou d'une Thérèse d'Avila. On trouverait dans l'histoire de nos croisades et de nos communes plus d'un trait semblable à ce geste de votre Pizarro qui, égorgé dans une émeute, dessine sur le sol une croix avec son sang et la baise avant de mourir. Ce n'est pas impunément d'ailleurs que, pendant deux siècles, nos « princès naturels » ont été rois d'Espagne et que nos destinées furent associées au point qu'un architecte anversoïis, Pierre Ramon, dirigea la construction des remparts de Lima et qu'un autre Belge authentique, Théodore de Croix, colonel aux Gardes Wallonnes, gouverna le Pérou pendant cinq années au nom de Sa Majesté Catholique.

Le courant de relations ininterrompues entre nos ports flamands et les ports espagnols a laissé dans nos habitudes, dans notre langage, dans notre folklore de curieuses corres-

pondances, qu'il s'agisse de nos pénitents de Furnes, de nos corbillards anversois où l'or se relève en bosse, de nos vierges parées comme des infantes avec leurs lourds manteaux semés de perles et de broderies, ou encore, — pour passer du sacré au profane, — dans cette danse charmante de nos Gilles de Binche, habillés de leurs tuniques toutes tintinabulantes de grelots où luit le soleil de votre Empire, et coiffés de leurs immenses panaches de plumes, et dont l'origine remonte, comme chacun sait, à une fête des Incas qui fut célébrée au château de Mariemont. Nous vous avons donné les « flamencos », vous nous avez donné les pignons espagnols qu'on appelle d'ailleurs à Madrid des pignons flamands. En voilà plus qu'il ne faut, n'est-ce pas, pour expliquer comment votre couleur coruscante, votre apothéose effrénée de la vie devaient trouver, au pays de Jordaens et de Rubens et parmi les lecteurs de Charles Decoster, de Camille Lemonnier, de Georges Eeckhoud et d'Emile Verhaeren, un climat particulièrement favorable à leur succès.

* * *

Il est temps que j'ajoute que vous avez plus d'une corde à votre lyre. Il vous est arrivé souvent, soit pour échapper à cette obsession de vie exubérante et cruelle, soit pour vous prouver à vous-même l'ubiquité de votre art, de vous évader de l'indianisme. Vous aimez à vous plonger parfois en plein parisianisme, et sans doute pour faire pièce à Mérimée à qui vous pardonnez mal d'avoir fait de la Périchole une sorte d'esprit fort qui aurait lu Voltaire, vous lui avez disputé, dans vos « *Virages* », la maîtrise d'un genre éminemment français : la nouvelle.

Vous avez contribué à rajeunir ce genre et à le remettre en faveur. Pour moi, je suis de ceux, je l'avoue, qui le préfèrent au roman-fleuve. Car vraiment notre vie d'aujourd'hui est trop courte. Tout ce qui fait le mérite et aussi la difficulté de la nouvelle : l'unité ramassée, l'imprévu, la vigueur du trait, le maximum d'émotion pour le minimum de texte, tout cela n'est qu'un jeu pour vous. Vous y apportez en

plus la couleur, votre couleur, une fantaisie débordante, parfois tragique, et souvent d'une drôlerie irrésistible. Nous voici loin de la sécheresse de Mérimée. On découvrirait plutôt, dans votre art de composition, quelque chose de Barbey d'Aurevilly et de Guy de Maupassant. L'auteur des *Diaboliques* eût aimé votre « Don Juan 1930 ». Il descend en ligne droite de ce Don Miguel de Mañara qui suivait un jour, à la procession de la Semaine Sainte à Séville, une femme inconnue dont la taille et la démarche l'avaient séduit. Et comme il s'obstinait à lui chuchoter à l'oreille les propos les plus galants, l'inconnue, toute froufrouante et parfumée, se détourna un peu, et dans le cadre de la mantille écartée, Don Miguel aperçut une tête de mort... Pour Guy de Maupassant, il eût trouvé certainement dans votre *Mariage de Marthe* et dans votre *Billet de loterie* des répliques tout à fait dignes de *Boule de Suif*, mais vous ne voudriez pas que je m'attarde ici à ces histoires inconvenantes. Cette fois, c'est bien Paris, ce Paris, dont Nietzsche, — excusez-moi de le citer à nouveau, — disait : « Comme artiste, on n'a qu'une patrie : Paris ». Ce Paris que vous aimez, vous aussi, jusque dans ses verrues, attentif à toutes les choses amusantes et charmantes qui en font, avez-vous déclaré, le plus beau cinéma du monde.

Dans un de vos récits : « *Prestige de Paris* », combien gentiment vous raillez les Sud-Américains tout férus de cette ville de songe qui a polarisé leurs rêves adolescents. Et pour illustrer cette attirance, vous nous contez l'histoire de ce jeune homme de Bogota qui s'est suicidé par amour pour une célèbre actrice parisienne qu'il n'a jamais connue que par les clichés des journaux ou les images de l'écran.

« Dans ce café voisin du Théâtre français, ils étaient quatre jeunes gens qui parlaient des mains en regardant de tous leurs yeux qu'ils avaient superbes. Le teint trop boucané ou trop pâle de cette race que je connais bien, cette race trop encline à écrire des poèmes ou à jouer du revolver. Qu'ils viennent d'arriver à Paris, cela se voit à leur curiosité de louveteaux en arrêt. Ils hument la ville. Tout les émerveille, la blondeur chimérique des femmes, leur gorge chantante

dans le plaisir et leur regard maternel si tendrement amusé quand ils écorchent le français. » Mais ce prestige de Paris, contre quoi vous ne vous défendez pas vous-même, — et je ne vous en ferai certes pas grief, — ne vous a jamais incité qu'à des évasions provisoires. Votre pays vous poursuit. « C'est en vain, écrivez-vous d'un de vos héros, qu'il voudrait émonder chaque matin son âme barbare ». C'est toujours à ce réservoir de sève et de couleur qu'instinctivement vous revenez. Lorsque vous vous complaisez à dessiner quelque type féminin, c'est la liménienne que nous retrouvons, futile et tendre, moqueuse et grave, que vous avez parée à la fois des grâces de la dévotion et des attraites de la volupté. Elle existe, m'a-t-on dit, plus encore dans votre imagination que dans la réalité. Vous l'avez modelée et sculptée à plaisir, puis, nouveau Pygmalion, vous en êtes devenu amoureux.

Vous subissez à ce point la nostalgie de votre pays lointain que vous éprouvez le besoin d'y envoyer les autres à votre place. C'est ainsi que vous avez écrit ce délicieux pastiche : « *Si Loti était venu...* » où vous imaginez la vie, vraisemblable après tout, que l'auteur de *Madame Chrysanthème* est allé vivre au pays des Incas, et ses amours avec une délicieuse petite indienne, du nom de Killa. En ajoutant ainsi à la collection ou au martyrologe de Julien Viaud, vous nous avez rendu, au point qu'il eût pu s'y tromper lui-même, son désabusement, sa délectation d'un bonheur toujours fuyant, et, — ce qu'il y a de mieux, — « sa phrase ondoyante et claire comme la vague ».

Mais ceci n'est qu'une fantaisie. Comment pourrai-je ne pas lui opposer ces études de grand style par lesquelles vous avez popularisé quelques-uns des plus nobles écrivains de l'Amérique latine, ce Ruben Dario, qui fut un merveilleux poète, ce Coelho Netto, ce Ricardo Palma, et le grand Argentin Sarmiento. Vous avez ainsi fait apport à la culture universelle de maints trésors du génie américain et nous pouvons augurer déjà, à plus d'un symptôme, que l'influence de ce génie, dont vous avez été le révélateur, s'apprête à succéder

dans la littérature française à d'autres influences étrangères qui n'ont cessé de l'enrichir.

Enfin, voici votre dernier exploit, un travail d'Hercule.

Au mois de décembre dernier, le gouvernement péruvien devait recevoir à Lima les délégués d'une grande conférence pan-américaine. Que leur offrir à cette occasion ? Vous suggérez au Président Benavides de faire paraître une encyclopédie de la culture péruvienne. Il vous prend au mot. « C'est parfait. Allez-y. Mais vous avez trois mois pour réaliser ce tour de force ». Trois mois ! Vous vous enfermez de juillet à fin septembre dans une villa de notre littoral. Aux prises avec votre extraordinaire projet, ne dormant que quatre heures par nuit, vous parvenez à mettre au monde une anthologie en treize volumes. Tout s'y retrouve : la littérature inca, les chroniques de la conquête, des pages choisies de Garcifasso de la Vega, des archives de couvent, des œuvres de mystiques, de poètes, de romantiques, de satiriques, sans oublier un dictionnaire des péruanismes, car la langue qu'on parle à Lima ou à Cuzco s'émaille de quelques expressions du crû, — et ne voilà-t-il pas une parenté de plus entre nous ? Au fur et à mesure que les pages s'accumulent sur votre table, l'imprimeur, un imprimeur de Bruges, s'en empare pour les convertir en une collection de volumes, de 4 à 500 pages chacun, aussi élégants de format que de présentation typographique. Chacun est accompagné d'une introduction ou de commentaires de votre façon. La Conférence pan-américaine devait s'ouvrir le 9 décembre. Le 6 décembre, tous les livres, dans leurs charmantes couvertures blanc et rouge, arrivaient à Lima. Tous les records étaient battus... Et dites, après cela, que le climat de la Belgique n'est pas propice à la culture péruvienne !

* * *

Dans quelques instants, vous allez nous entretenir, Monsieur, de ce beau poète symbolique que vous remplacez parmi nous, Francis Viellé-Griffin.

Un autre maître de cette école, le plus grand de tous

peut-être, Henri de Régnier, vous a bien connu. Il a profondément aimé votre œuvre et s'est fait en Europe en même temps que Gérard d'Houville le champion de votre jeune gloire. N'étiez-vous pas d'ailleurs destinés à vous deviner et à vous aimer, de par votre commune dévotion pour Stéphane Mallarmé, et comment le beau-fils et la fille de José-Maria de Heredia ne devaient-ils pas se sentir instinctivement attirés vers le descendant des conquistadores que vous êtes ?

Sans doute vous avez goûté comme moi ce petit drame intitulé : « *La Gardienne* », auquel Henri de Régnier a fait place dans son florilège : « *Tel qu'en songe* » où sont réunis les meilleurs poèmes qu'il composa de 1887 à 1892.

Le sujet de ce drame est singulièrement pathétique. C'est l'histoire de l'homme qui, averti par le soir de l'existence, rentre en lui-même et compare son point d'arrivée avec son point de départ. La scène représente un vieux manoir délabré parmi d'incultes jardins. Et tandis que le soleil décline derrière les arbres, baignant l'horizon d'une pourpre dégradée, le chevalier chargé d'années et de labeurs s'achemine vers cette demeure ruinée qui fut la maison de son enfance et de sa jeunesse. Deux frères d'armes l'accompagnent. A mi-voix, en des chants alternés, ils rappellent au maître ses aventures, ses amours et ses exploits. Mais le maître congédie ses vieux compagnons. Il veut

*Voir s'il ne reste rien dans le songe et la nuit
De ce qui fut un autre et de ce qui fut lui,
Et confronter au seuil que la ruine encombre
Son âme face à face, hélas ! avec son ombre.*

Et voici qu'au moment où il touche au seuil, cette ombre surgit vivante devant lui. C'est sa conscience. C'est la gardienne. Elle l'accueille avec gravité et lui ouvre les portes de la méditation dernière. Elle ne l'a d'ailleurs jamais abandonné.

*N'étais-je point toujours près de toi, moi, ton âme ?
J'étais ton ombre au soleil, le fantôme
Qui montait des feux dans la flamme,
Quand ta gloire campait sur les désastres des royaumes.*

*J'étais dans les regards que la misère affame,
Dans la tristesse de ceux qu'on acclame...
Mes mains ont soigné tes blessures bénies,
Et c'était moi que voyaient tes agonies.*

Mais aujourd'hui, à ce moment crépusculaire qui annonce le repos, la gardienne a cessé d'être une ombre lointaine. Elle a repris tout son pouvoir. Les leçons de la sagesse qu'elle enseigna jadis à l'adolescent ivre d'espace et de vie, c'est à leur pierre de touche qu'elle va éprouver maintenant les pensées et les actes que l'homme vieilli a semés tout au long de son chemin.

*Comme à l'heure où, jadis, dans le jardin en fleurs,
Ton âme tressaillit aux gloires devinées,
J'ai le même conseil et les mêmes pâleurs
Qu'alors que j'implorais tes fausses destinées.*

*Je suis la même encor, si ton âme est la même,
Que celle que l'Espoir aventurait au pli
De sa bannière haute et je reste l'Emblème
Du passé qui persiste à travers ton oubli.*

Nous connaissons tous cette heure de l'examen de conscience où, revenus par la pensée, sinon en réalité, aux lieux qui ont connu les rêves de nos vingt ans, nous retrouverons la gardienne. Comme le vieux chevalier, que le poète symboliste a mis en scène, nous écouterons un jour, nous aussi, notre âme nous dire qu'elle nous est demeurée fidèle tandis que nous ne pensions plus à elle. Nous l'entendrons, — sera-ce avec douceur, sera-ce avec remords ? — comparer nos actes à nos promesses. Et quel sera son jugement lorsque, mesurant toute la course que nous aurons fournie,

elle établira le rapport entre le point d'aboutissement et le généreux élan du début ?

Nous connaissons tous cette heure... Et vous-même, Monsieur, encore que votre jeunesse et votre vigueur en éloignent longtemps pour vous l'échéance.

Que dut être pour votre prédécesseur ce dialogue avec l'âme de sa jeunesse ? Vielé-Griffin était né dans l'Amérique du Nord, en cet Etat de Virginie qui fut le berceau de Georges Washington à qui il se rattachait, comme vous pouvez vous rattacher vous-même à Francisco Pizarro, autre fondateur d'empire. Sans doute, ses souvenirs d'enfance devaient-ils lui restituer la vision des collines harmonieuses que baigne le Potomac. Dans une nature méridionale, j'y ai vu moi-même naguère des négresses en turban vert qui travaillaient au ralenti tout en chantant leurs mélodies puérides, parmi les plantations de maïs ou de tabac. Mais nous chercherions en vain, dans les vers libres de cet Anglo-saxon déraciné, les moindres relents de l'air natal. Et sa « *Chevauchée d'Yeldis* » nous entraîne dans le temps et dans l'espace, bien loin, bien loin de ces domaines virginieniens auxquels les œuvres de Julien Green ont donné droit de cité dans les lettres françaises.

Pour vous-même, Monsieur, nous ne risquons guère de nous tromper en imaginant ce que pourrait être un jour cette confrontation avec votre premier idéal. Le décor où vous rencontrerez votre conscience, tel que je le vois, ce n'est pas ce vieux jardin délaissé de l'Île de France où Henri de Régnier ramène son héros parmi les charmilles en désordre, dans le parfum amer et discret des buis et des feuilles mortes. Votre manoir symbolique n'est pas ce château en ruines aux arceaux disjoints et aux dalles branlantes qu'il nous décrit. La Gardienne elle-même ne sera pas ce fantôme diaphane qui semble sortir du cortège des ombres heureuses d'Orphée...

Non. Je me figure plutôt cette rencontre à quelque trois ou quatre mille mètres d'altitude, sur une haute terrasse de basalte, sous le ciel de la Cordillère, couleur de soufre et de cuivre, où planent des condors. L'amie fidèle qui vous

accueille en ce cadre magnifique et barbare, j'admire dans ses gestes et sur ses traits le reflet de la noblesse castillane alliée à une séduction sauvage et étrange. Les compagnons d'armes qui sont vos témoins, ce sont vos trois frères eux-mêmes : José, le héros de Verdun, Juan, le savant doublé d'un artiste qui illustra vos *Cantilènes*, et Francisco votre glorieux aîné, votre collègue de Paris, celui qu'André Siegfried a baptisé le « Tocqueville des Démocraties latines ».

La voix de la Gardienne s'élève. Elle dit : « Je te reconnais tel que je t'avais souhaité. Tout jeune, tu as voulu surprendre l'âme de mes paysages et l'âme de mes races. Celles-ci t'ont livré le secret de leurs mœurs, de leurs passions, de leurs sortilèges, tandis que tu mêlais ton œuvre au chœur éternel de mes cimes orageuses, de mes grands lacs insondables et de mes forêts vierges. En exprimant tout ce que cette humanité obscure et cette nature primitive recèlent de mystère, d'inquiétude et de fièvre, tu as, toi aussi, créé « un frisson nouveau ».

Mais, mieux encore que de faire vibrer les nerfs de l'Ancien Monde, tu as élargi son imagination. Tu as suggéré à la sensibilité de ses poètes, de ses musiciens, de ses peintres des thèmes insoupçonnés. Ces lettres françaises que tu as tant aimées et si bien servies, tu leur as infusé un sang jeune et fort, jailli directement des sources éternelles de la vie.

Grâce à toi, ton lointain pays qui envoyait naguère à l'Europe ses tartanes et ses gabares toutes chargées d'or, aura cette fierté de l'enrichir, au XX^e siècle, d'un afflux d'art et de beauté plus précieux que les trésors de l'Eldorado.

C'est pourquoi, on a pu justement dire de toi : Il a donné le Pérou à la littérature.

Entre, mon fils, dans l'immortalité.

Discours de M. Ventura Garcia Calderon

Mesdames, Messieurs,

Parmi tant d'écrivains qui viennent vous dire leur gratitude ou leur surprise, vous n'en trouverez guère, je crois, de plus effaré que moi-même. Ce langage n'est pas de la modestie — cette hypocrisie envers soi-même, disait votre Prince de Ligne — mais un sentiment presque angoissé, la crainte assez caldéronienne que la vie ne soit qu'un songe, ma présence ici le continuant. Car c'est dans une lumière de songe, dans un halo d'irréel que je vous ai d'abord connus, et que se lève, dans mon passé, la profonde Belgique.

A l'heure où les souvenirs montent en fièvre comme un paludisme de l'âme, je vois un adolescent péruvien, qui, vers 1900, au lieu de construire ses châteaux en Espagne, les amoncelle chez vous. Et il n'a pas tort s'il juge votre pays d'après vos livres. Poésie, roman, théâtre, tout corrobore une récente et frissonnante mélancolie. Vous êtes alors la contrée du rêve et des cygnes où la vie glisse et s'enfonce dans un brouillard délicieux, sous la pluie musicale des carillons. Vos campagnes hallucinées, vos Bruges languissantes sont des sanatoria exquis pour les rêveurs qui ne veulent pas guérir du mal de vivre. Votre exportation de mélancolie en Amérique latine dépasse tous les contingents, et je connais quelqu'un qui vous aime déjà à cause de cet excès.

Etendu sur une pierre roulée de la montagne aux pieds des Andes fabuleuses, cet adolescent du Pérou se défend mal contre vos sortilèges. Le monde extérieur est là, pourtant, qui voudrait contredire ses livres. Il vient de voir, enfant, au cours d'une guerre civile, le visage de la haine et de l'agonie; autour de lui passent des lamas chargés de barres d'argent et de fruits inconnus; un torrent en cascade tombe à son côté des neiges éternelles; les condors sont là-haut, attentifs à leur proie future : rien ne peut le distraire de ce rêve exotique issu de vos campagnes.

Beaucoup plus tard, lorsqu'il viendra connaître de près une Belgique charnelle, il ne reniera pas la première Belgique de l'adolescence, que dis-je, il se flattera de la trouver, encore que secrète et fugitive comme la poésie même. Et cette rencontre de deux Belges concomitantes sera, si vous le voulez bien, le sujet de mon discours.

Mais avant de l'aborder, il faut que j'accomplisse le très agréable devoir de remercier l'homme illustre qui vient de me combler avec des mots trop généreux, et d'évoquer le grand poète, l'homme un peu rétif et charmant qui fut mon prédécesseur ici : Henry Carton de Wiart; Francis Vielé-Griffin.

On aime tout de suite en vous, Monsieur, une sorte de radieuse synthèse de votre pays avec à la fois cet élan vers l'aventure, vers l'avenir, qui semble héréditaire chez les Carton de Wiart, et ce respect du passé qui baigne de poésie votre plus beau roman. *La Cité ardente* nous mène au cœur même de la ville merveilleuse où tant de grâce et de latinité effervescente se mêlent à tant d'histoire tragique. Dans votre cahier de souvenirs, vous nous avez confié tout récemment comment le goût d'écrire vient aux garçons; nous ne sommes pas étonnés d'y découvrir votre passion d'enfant pour l'idéal chevaleresque que vous versaient alors les romans de Walter Scott. Classiquement, vous êtes allé mettre votre jeunesse impétueuse à l'école buissonnière du Quartier Latin et cela vous a valu d'émouvantes rencontres. Vous y avez fréquenté, choyé ces mendiants sublimes, Verlaine, Léon Bloy, et votre témoignage sur le dernier restera parmi les

plus nobles qu'on ait consacrés à l'auteur du *Désespéré*. Votre esprit, votre indépendance de critère, vos opinions d'alors parfois très vives, nous les retrouvons dans un petit livre, ces *Regards au dedans et au dehors*, que vous avez soigneusement caché à mon indiscretion mais que j'ai pu lire avec délices. Par la suite, à Bruxelles, au cours d'une double et magnifique carrière, dont la parfaite symétrie m'enchantait, vous apportiez au cénacle des poètes ou au Conseil des ministres la même curiosité alerte et ce courtois sourire dont l'ironie s'adoucit de bienveillance.

Vint la guerre que votre pays accepta comme une épreuve d'honneur. Jour après jour, la Belgique sous la marée voit se réduire sa surface vitale jusqu'à devenir à peine cet îlot d'espoir où un Roi et son Poète, dialoguant comme dans une tragédie shakespearienne, se refusent à croire au naufrage du monde. Vous êtes là, Monsieur, vous apportez votre foi patriotique à ce *sursum corda*.

A côté d'un Souverain qui est allé rejoindre dans l'imagination des hommes sa faction de preux légendaire, vous suivez d'un cœur anxieux mais ferme votre peuple qui ne veut pas faillir. Vous êtes seul pour porter le faix de la détresse car votre admirable compagne est prisonnière au loin. Dans sa géhenne, elle va étonner ses geôliers par sa grandeur d'âme : elle écrit des livres, elle veut servir sa patrie, pendant que vous faites de l'histoire, et vos deux âmes séparées par l'adversité se retrouvent dans la certitude divinatoire d'une Belgique renaissante et grandie, après tant d'injustes meurtrissures.

Vous qui avez en vous un tel amour de votre pays, comment n'auriez-vous pas trouvé d'éclatantes formules pour exprimer celui que je porte au mien ? Avec la prescience du cœur, vous avez senti que tout ce bruit fait autour de mon nom n'éveillait en moi que la joie de voir le Pérou à l'honneur, vous avez compris que l'étrange fortune de certains de mes livres en Europe signifiait pour moi le modeste espoir d'avoir, selon le mot d'un grand écrivain français : « donné le Pérou à la littérature ». Nous portons la patrie sur nos épaules comme le voyageur antique portait

ses dieux et nulle joie n'est plus émouvante que de la savoir estimée un peu à cause de nous-mêmes. Ai-je besoin de dire ma fierté d'être accueilli par l'homme deux fois éminent qui fait en Belgique l'unanimité dans la sympathie ?

Mon prédécesseur ici, Francis Vielé-Griffin, je n'ai pas eu la chance de le connaître. Je sais que partout il a laissé le souvenir du poète intégral qui fuit le monde tout en possédant assez de charmes pour s'y plaire et pour plaire. Ceux qui l'ont approché au temps de sa jeunesse vantent l'étincellement de sa parole et cette ivresse de sa propre force dont l'excès le parait d'étrangeté.

On l'a vu sauter par dessus les sièges d'un salon comme un pur sang franchit les obstacles, on l'a vu s'en aller casser des cailloux sur les routes pour se reposer de ses travaux poétiques. Les jeunes Français d'alors, nullement sportifs et beaucoup plus sages dans le délire même, écarquillaient les yeux devant tant de fougue bondissante.

Délicieuse histoire que celle de cet enfant des Etats-Unis venu d'un clair pays pour trouver dans l'Île-de-France une lumière plus nette. Né à Norfolk, en Virginie, arrière petit-fils d'un grand soldat qui fut un des familiers de Washington, il est à sept ans, à Paris, un élève un peu singulier du collège Stanislas ; au latin classique qu'on lui apprend, il préfère en cachette ces vers de l'office du Saint-Sépulcre, ces hymnes du rituel romain qui auront plus tard une forte influence sur l'orientation de sa poésie.

Il a vingt-deux ans en 1886, année grosse d'événements : Victor Hugo vient de mourir ; les *Illuminations* de Rimbaud viennent de paraître et le vers libre est né.

Au collège, en faisant connaissance avec Rome et la Grèce dont les mythes semblent avoir conquis le jeune barbare, il ne se rend pas toujours compte que, comme tout vrai Américain, il apporte un peu de révolution dans son âme. Sous son aspect de nordique froid, sous les allures débonnaires du beau portrait de Van Rysselberghe, il est déjà ce buffle que son grand compatriote Walt Whitman se flattait d'être.

Je m'inquiète. Que va-t-il casser dans la vieille maison de France ? Comme ce Whitman qui se trouvait mal à l'aise dans un Parnasse trop compassé, il veut s'attaquer à l'art poétique, libérer le vers en l'étranglant. Un grand aîné, qui arrive en droite ligne du fond des Moyens Ages inquiets, encourage l'énergumène. Dans un de ces numéros de la revue *Les Hommes d'Aujourd'hui* qui rendaient un écrivain célèbre pour les *happy few*, le maître des musiques ineffables, Verlaine, salue en ce cadet les brusques harmonies, les éclats rauques et la préface-manifeste, dont il cite ces lignes :

« C'est le vers libéré des césures pédantes et inutiles, c'est le triomphe du rythme : la variété infinie rendue au vieil alexandrin, encore monotone chez les romantiques ; la rime libre enfin du joug parnassien, redevenue simple, rare, naïve, éblouissante d'éclat, au seul gré du tact poétique de celui qui la manie. »

Ces paroles qui ne nous bouleversent plus aujourd'hui constituaient à cette époque une manifestation aussi redoutable que les bombes dont on terrorisait les Parisiens. La poésie française semblait à jamais vouée à l'alexandrin luxueux, à l'alternance de rimes masculines et féminines, à tout un code de formules magiques que les plus audacieux n'avaient pas osé révoquer jusque-là. Certes, il y avait eu Rimbaud, l'enfant terrible, et avant lui Hugo lui-même qui parla du vers brisé. Mais ne plus vouloir pour le vers français un nombre fixe de syllabes, supprimer la rime ou la remplacer par l'assonance, ne suivre en poésie que le rythme de la respiration et la secrète musique du cœur, rendre enfin libre « ce passage de la forme vers à la forme prose », comme disait Mallarmé, voilà une entreprise dont nous ne réalisons pas aujourd'hui l'outrecuidance, car les révolutions en France touchèrent à tout, sauf à la rhétorique. La prise de cette autre Bastille semblait un acte plus téméraire.

Vielé-Griffin a-t-il inventé le vers libre ? A-t-il rendu seulement plus fluide et vaporeux ce vers de France dans le plus fameux de ses livres, *La Clarté de Vie* et notamment dans *La Chevauchée d'Yeldis* où la Beauté n'est plus l'effigie immobile de Baudelaire, mais une cavalière rieuse parmi les

aubes d'une Hellade nouvelle, suivie à perdre haleine par de jeunes amoureux haletants ? On hésite à s'engager dans ces bagarres tout en les suivant d'un œil attendri. Il fut un temps où deux écrivains de France voulurent se battre en duel parce que l'un des deux assurait que le Hamlet de Shakespeare était maigre, tandis que l'autre le voyait gras. Toujours nous irons sur le pré pour constater à quel point la littérature passionne ces poètes en redingote.

La France littéraire connaît alors une sorte de puberté avec le vague à l'âme qui en résulte, l'allégresse des évasions et cet orgueil, qui est celui des jeunes écoles ou des sectes nouvelles, d'avoir enfin découvert la vérité. « Le vers est libre, le vers est libre », s'en va-t-on criant à l'envi comme ce pèlerin de la Renaissance qui annonçait, sur les routes de la Méditerranée, la résurrection de Pan. Désormais on éludera les mots à sens unique, on cherchera aux confins de la musique et des vieux âges les paroles de sorcellerie, car c'en est une que de vouloir inscrire sur le registre verbal les plus secrètes lévitations de l'âme.

Comment ne pas s'attarder devant cet âge nouveau où brusquement la Belgique s'inséra dans les lettres françaises ? Les deux pays se rejoignent dans cet amour exclusif des lettres qui les grandit et je n'aurai pas le temps de marquer leurs échanges, leurs influences réciproques, à ce moment un peu confus où le naturalisme va se démettre, où les décadents ne veulent pas se nommer symbolistes et ne le sont pas probablement. Une seule vérité allait devenir manifeste par la suite ; c'est que si la France de cette époque possède une littérature officielle, légale, passablement brillante, ce n'est pas toujours celle que nous préférons aujourd'hui. Paris avait alors ses rieurs professionnels, ses demi-Voltaire, ses professeurs de limpidité qui redoutaient ce qu'il est convenu d'appeler les brumes nordiques, comme si Renan même ne les avait pas chéries dans sa Bretagne et dans le Parnasse de France, en appelant sur la poésie de son pays, trop pleine d'évidences, la nuit des sorcières et des cloarecs. Des étrangers comme Henri Heine et Benjamin Constant s'étaient plaints de cette poésie française, appauvrie

par la prose, ne voulant pas s'annexer la quatrième dimension du mystère. Et en fait, tous les vrais prospecteurs du songe semblent ignorés, absents ou déchus. Baudelaire, on en parle comme d'un mauvais garçon infernal alors qu'il est déjà, pour certains, le consolateur de chaque jour. Rimbaud, qui a trouvé lui aussi, mais en Abyssinie, une Muse noire et taciturne, suppute à cette heure le nombre de chameaux dont il aura besoin pour pouvoir porter au Roi des Rois, le Négus Ménélik I^{er}, les fusils européens qu'il convoite. Cependant, son ancien camarade Verlaine a tout au plus l'audience des jeunes gens. On ne prend pas au sérieux ce faune en colère qui, le gourdin à la main, s'en va dans les tavernes et les hôpitaux en balbutiant tour à tour des injures et des ariettes d'une immortelle et savante langueur. Il est parfaitement heureux si on lui apporte au café le prix d'un sonnet, ce qui ne dépasserait pas aujourd'hui le prix de l'apéritif.

N'est-ce pas, Messieurs, que ce tableau de la grande poésie française vers 1885 ferait froid au cœur si nous ne savions pas aussi — et nul prophète d'alors n'aurait pu le prédire — que le lyrisme le plus vivant et le plus désintéressé allait en sourdre, longtemps méconnu, comme la ferveur secrète des catacombes.

Il existe à Paris une chapelle ignorée où les jeunes gens que travaille le mal de poésie, qui ne sont plus accordés avec le pessimisme ambiant et le naturalisme déchu, peuvent étancher leur soif de pureté, apprendre les mots incantatoires. Installé rue de Rome, un petit homme frileux, alchimiste de sa douleur, la cache si bien que ses meilleurs disciples n'en aperçoivent pas les ravages. C'est un vrai maître comme Socrate car dans chaque être jeune il veut délivrer le démon individuel, celui qui ne ressemble à personne.

Et tous les mardis, il a cure d'âmes.

Ceux qui eurent le bonheur de connaître Mallarmé en parlent tour à tour avec une émotion qui va céder aux larmes ou avec cette brusquerie de la tendresse qui, dans la crainte d'amoindrir son amour en l'expliquant, tourne court dans une pirouette. « Chez Mallarmé, nos plus beaux vers étaient

harmonisés par le bruit des locomotives », me disait un jour, avec son hoquet inimitable, ce grand orgueilleux de Remy de Gourmont. Un tel refuge se trouvait, en effet, près d'une gare, comme pour mieux faciliter l'accès aux nouveaux venus. J'y vois pas mal d'étrangers : Moréas, Vielé-Griffin, Stuart Merrill, Van Lerberghe, Verhaeren, Rodenbach, et je n'ai pas seulement à tourner les yeux de l'esprit, car n'est-ce pas ici parmi nous que se trouve un des plus purs et des plus harmonieux poètes de ce cénacle, un créateur du symbolisme ? Vous avez reconnu Albert Mockel.

Le symbolisme, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est donc devenu un fait littéraire, un état d'âme, une école, « une ambiance morale », selon Vielé-Griffin. Je ne redirai pas ici tout le mal et tout le bien qu'on a dit de lui ; car mon discours n'y suffirait pas et d'ailleurs nous en sommes encore trop près pour en discriminer les apports et les torts. Le symbolisme, c'est beaucoup de choses, c'est une pudeur de l'âme rétractile devant certaines crudités du naturalisme et à cause de cela même le besoin de ne plus nommer le monde visible qu'indirectement, dans une sorte de buée irisée, comme s'il était déjà enclos dans notre âme, ville engloutie, ville d'Ys, dont seules les antennes de l'esprit peuvent capter la plainte des cloches et l'appel de la sirène. Chaque poète d'alors eût pu faire sienne la singulière constatation d'un grand élégiaque de nos jours, Rainer Maria Rilke : « Nulle part, bien-aimée, le monde n'existera, sauf intérieurement ». Tout se passe dans notre esprit, le monde extérieur n'existe pas : car tel est bien le vœu sinon le programme symboliste qu'un grand maître d'alors, Villiers de l'Isle Adam, n'aurait pas désavoué ; et la musique sera ce langage intime, infini et sans bornes, que l'on trahit un peu à le fixer en paroles. « De la musique avant toute chose », avait dit le maître, tout en sachant que celle des mots est difficile à dégager parce que les mots sont de la pensée, de l'analyse, et qu'il faudrait les décaper comme ces vagues de la mer que l'étrave des navires rend soudain phosphorescentes. Aussi le jeune rêveur s'en ira-t-il dans la forêt des symboles à l'écoute des vieilles légendes et du passé populaire, lorsqu'on balbutiait

en Europe des langues non encore fixées. Verlaine n'a-t-il pas donné aux poètes le conseil, qui va si loin, qui se prolonge encore, de choisir les mots avec quelque méprise ?

Assurément, il y a aussi, dans la nouvelle école, du nihilisme et de l'anarchie dirigée, le vers ne devant subir d'autre mesure que le rythme d'un chacun. On prétend, à la suite de Rimbaud, noter l'inexprimable et fixer des vertiges. On voudrait « des songes indéfinis que n'alourdirait nulle parole » et tout à coup le poème surgit comme une étoile. Le poète subit l'inévitable chant qui le terrasse, divin malheur mais révélation impromptue du monde, comme ces archanges britanniques du début du XIX^e siècle pour qui l'effort de l'univers et la peine des hommes trouvaient leur seule raison d'être dans le poème, sommet chantant de la pyramide humaine. Louons cet orgueil qui nous restitue le climat des romantiques et n'exclut pas, on s'en doute, le découragement. Il a été suggéré que le symbolisme résumait avec quelque retard l'état d'âme de la jeunesse après Sedan, et que ces nouveaux découragés se refusaient de vivre une vie où l'action n'est pas la sœur du rêve, selon le programme vital de Baudelaire. Dans leur retraite hérissée, dans leur dédain aristocratique de tous les cabotinages littéraires, une foi reste entière, la religion de la poésie, alors que les disciples de Renan considéraient la littérature comme un suprême divertissement.

Cette amertume n'ira pas loin et le redressement s'opère bientôt, peut-être à cause de vous-mêmes. Le désespoir, le goût de cendre disparaît peu à peu de l'école symboliste, si bien qu'André Gide pourra écrire en comparant les dispositions morales de sa génération avec celle de ses devanciers : « C'est vers la constellation du Lion qu'aujourd'hui nous nous sentons emportés. Rien à faire à cela, et ce que nous cherchons dans nos maîtres, ce n'est point le découragement ».

Oui, Messieurs, si on a changé d'étoile, c'est un peu à cause des vôtres. A cet art volontiers pessimiste qui fuit le grand jour et s'accommoderait de l'artificiel comme le trop célèbre personnage d'*A Rebours*, la Belgique apporte aussi,

pour le détourner du néant, sa puissante vitalité. Combien sont-ils, ces nouveaux arrivants de chez vous qui allaient avoir une place d'honneur dans la littérature française ? Un anonyme *Petit Bottin des Lettres et des Arts*, dont les auteurs sont de futurs grands écrivains, dénombre de façon plaisante ces émigrés : « Les Atrébates, les Bellovaques, les Véliocasses et les Aulètes — lit-on dans ce livre — envahirent la Gaule Parisienne vers 1882. Ils saccagèrent les Etats de Zola, de Barbey d'Aurevilly et de Verlaine. Mais la discorde désagrège leurs masses ; ils sont refoulés vers l'Escaut, la Lys, la Meuse ». On y trouve à côté de Picard et de Lemonnier les noms de Verhaeren, de Georges Eekhoud, d'Iwan Gilkin, d'Albert Giraud, de Rodenbach. Il faudrait y ajouter ceux de Fernand Séverin, Eugène Demolder, Jules Destrée, tant d'autres.

Pour le moment, — nous sommes en 1885 — cette littérature fin de siècle, férue de métaphysique, est guidée par des maîtres comme Villiers de l'Isle Adam ou l'auteur d'*A Rebours* qui se refusent à admettre la réalité du monde sensible et vivent dans un grand élan de découragement, si ces mots peuvent aller ensemble. C'est avec vous que Vielé-Griffin va entreprendre le renversement. Dans l'air un peu raréfié des chapelles d'alors, il apporte le souffle allègre de sa Virginie. Et les boudeurs se laissent conduire par ce chasseur du matin, tout couvert encore de la rosée verlainienne.

Vous avez déjà deviné près de lui une autre grande figure du symbolisme, un initiateur du vers libre aussi, cet admirable Henri de Régnier qui voulut bien encourager mes débuts dans la langue française et à qui votre si flatteuse désignation aurait fait plaisir. Il aime à s'évader des froides architectures de Versailles, de la Cité des Eaux qui le hante comme Venise, pour muser dans les bois d'alentour avec le roseau retrouvé de Pan lui-même. « Un petit roseau m'a suffi à faire chanter la forêt », dit-il dans une de ses incomparables odelettes au rythme libre qui sont l'honneur du symbolisme et de la langue française.

A côté d'eux, votre génie se profile déjà. A cette heure confuse de tous les débuts de règne, quand parfois naturalisme et symbolisme confondent leurs troupes, le plus étonnant de vos poètes et votre grand vers-libriste va débiter avec un livre si *flamandisé* — pardonnez-moi le néologisme — qu'il aurait pu figurer aux *Soirées de Medan*. On comprend si mal cet afflux sanguin qu'il s'est trouvé un critique bougon pour dire alors avec une amusante brutalité : « Monsieur Verhaeren vient de percer comme un abcès ».

On ne sait pas encore, on ne peut pas réaliser que, pour la deuxième fois au cours d'un siècle, la langue française est sur le point de subir une transformation extraordinaire.

Parlons-en, Messieurs.

Tout a été dit, et comme seul un Français sait le faire, sur cette admirable langue française, sur son empire mérité en Europe et ailleurs, dans ce fameux discours de Rivarol qui, à la seconde lecture, semble un peu décevant. Et j'ai trop fait dans ma vie l'éloge de ce langage de l'exacitude pour ne pas éprouver le besoin de me contredire.

Ses éclatants services, qui les contestera ici, parmi vous ? Rationnelle, nerveuse, riche en monosyllabes, comme le remarquait déjà le vieux Joachim du Bellay, dégagée de certaines gangues sensuelles, plus rapide parce que plus svelte, cette langue a tôt éprouvé le contour des âmes et des choses dans un pamphlet de Voltaire, dans un alexandrin de Racine. Sa victoire est dans cette marche rapide et ses perpétuels élagages. Elle se refuse à orner, comme l'Espagne et l'Italie, de rameaux d'épithètes ou d'arabesques florales, le cortège opime des phrases. Entre Voltaire et Bossuet, son choix est vite fait et je ne parle pas d'idéologie, mais de la coupure du discours. Car en gagnant de vitesse ses batailles verbales, son génie ne réside jamais dans la force massive, mais dans cette stratégie du bref, — le sujet, le verbe et l'attribut gardant toujours leur place classique dans la mêlée. Sa grandeur immortelle est dans cette lueur exacte d'intelligence qu'elle fait jaillir sur toute chose comme la lumière que Michel-Ange s'attachait au front. Chaque muscle,

chaque saillie de la force doit être visible sur l'épiderme de l'esclave agenouillé.

Irons-nous plus loin que cette surface resplendissante ? A vous qui êtes parmi les plus illustres gardiens de la langue française, je dois une confession entière.

Il m'arrive, je vous l'avoue, de m'insurger contre la parole célèbre de Rivarol : « Ce qui n'est pas clair n'est pas français ». Faudra-t-il abandonner d'un cœur léger ces galeries secrètes de l'âme où les mystiques de jadis et les romanciers du XIX^e siècle ont tâché de projeter une lueur tremblante ? Allons donc ! Chez Rivarol même se trouve la justification de ce siècle et du nôtre. « La langue française, dit-il, règle et conduit la pensée; les autres, comme l'espagnole ou l'italienne, suivent tous les caprices de l'harmonie, aussi furent-elles merveilles pour les oracles. Il est arrivé de là que la langue française a été moins propre à la musique et aux vers qu'aucune langue ancienne et moderne, car ces deux arts vivent de sensation ».

Cela est écrit en 1784, et porte bien sa date. Ce qui probablement était alors exact nous semble aujourd'hui une conception périmée, déjà fausse, de cette splendide littérature française où l'harmonie — disons la sensation, pour parler comme notre auteur — a souvent pris triomphalement le pas sur l'intelligence.

Fénelon, ce musicien, vient encore à mon secours dans sa fameuse lettre à l'Académie Française, où je ne voudrais pas souscrire à tout, mais où je trouve mon bien. La langue française, selon lui, n'ose jamais procéder que suivant la méthode la plus scrupuleuse et la plus uniforme de la grammaire. Fénelon décrit plaisamment ce nominatif, ce verbe, cet adverbe, cet accusatif si sages qui ne peuvent jamais se déplacer, « ce qui exclut, affirme-t-il, toute suspension de l'esprit, toute surprise, toute variété et souvent toute magnifique cadence ». On a du plaisir à citer ces réserves d'un grand esprit pour constater tout de suite tant de changements survenus. Cette ardente catalysation d'un langage au contact de la musique ne vous semble-t-elle pas une des plus étonnantes aventures de la France à travers un siècle si

décrié, le XIX^e ? Et qui rendre responsable de cela, sinon le romantisme et surtout le symbolisme ? Tout à coup, une poésie, une prose trop rationnelles s'abîment avec délices dans le vertige sonore, à la recherche de mots ineffables, et la lyre n'est plus une métaphore. Pour rendre sensibles ces nouvelles symphonies, il suffirait de citer en suite disparate quelques titres dont chacun rappelle un opéra verbal : *La Nouvelle Héloïse*, *la Fin de Satan*, *la Tentation de Saint Antoine*, *le Génie du Christianisme*, *les Fleurs du Mal*, *les Illuminations*, *Sagesse*, *l'Eve Future*, *les Cantilènes*, *Un Jardin sur l'Oronte*, ou tel sonnet de Mallarmé qui voudrait atteindre à la seule géométrie des étoiles, mais dont le son va plus vite que la lumière.

Un chant jamais entendu s'échappe et ruisselle de ces boîtes à musique. Est-ce que la langue française, Racine compris, a jamais résonné ainsi, avec ces prolongements de guitare ? Autant de blandices, autant d'enrichissements, pour cette littérature qu'on se hâtait de confiner dans le rôle exclusif de gardienne de l'intelligence. Voici que tous les arts voisinent, que se cherchent les secrètes correspondances qu'éclaire un vers de Baudelaire ; les cinq sens ont fait un pacte ; la prose et le vers se rapprochent dans le goût mélodique : N'en doutez pas, le symbolisme et le romantisme sont les chers coupables et la Belgique a là sa grande part de responsabilité. Gloire à elle !

Il faut se faire une raison. Périodiquement, paradoxalement, comme une fatalité de l'histoire littéraire de France, il arrive qu'une tempête verbale, qu'un remous issu d'ailleurs viennent iriser ce miroir trop net, amollir cette sécheresse, désordonner un peu cette géométrie. Le pays classique par excellence, le pays qui comprend tout mais voudrait s'arrêter là, comme si l'intelligence était la seule mesure du monde, le pays où Descartes est encore et toujours vivant, ne ressent-il pas aussi dans ses profondeurs le besoin organique de ces paludismes épars dont la fièvre guérie laisse à jamais le souvenir du magique frisson ?

Certes la France boude un peu, beaucoup, passionnément. Disons plutôt qu'une certaine France vouée aux craintes de

Cassandra s'en effare comme d'un cheval de Troie, tandis que des esprits magnifiques, sa minorité de toujours, acceptent, appellent au foyer du plus large Parnasse ces indésirables qui peuvent se nommer Poë, Wagner, Ibsen, Dostoïewski.

Ils se nomment d'abord, venus en chair et en os des quatre horizons de l'esprit : Heredia, Moréas, Vielé-Griffin, Stuart Merrill, Verhaeren, Maeterlinck, Anna de Noailles, d'Annunzio, et ceux-ci et tant d'autres, on ne les arrêtera pas à la frontière puisqu'ils parlent français.

Comme ils sont différents d'allure, comme ils se ressemblent pourtant ! Sur le chemin de l'étoile, chaque mage apporte son offrande et son dictame. Celui-ci vient avec son vase funéraire, cet autre avec sa tête de Méduse, mais la plus singulière arrivante est celle qui apporte de loin, de Roumanie ou de l'Orient, son petit miroir ensorcelé. Toutes les trompettes de l'Espagne éclatent dans les trophées de Heredia où le français aux sonorités amorties résonne comme de l'airain frappé par les dieux. Celui-ci qui propose en mûrissant ses stèles doriques où la déesse Némésis a gravé une acceptation si peu française de la douleur, n'est-ce pas le Grec Papadiamantopoulos, plus connu sous le nom de Moréas ? Et cette nymphe étourdie, bondissante, aux cris de bête harmonieuse et blessée, celle qui défaille et se relève triomphante dans la lumière, est-ce donc une petite Française ? Non, non, c'est Anna de Noailles qui nous offre une plus large mesure dans la joie et dans la douleur. Et celui encore qui sut joindre les naïvetés et les redondances du Moyen Age aux prodigalités du lapidaire en folie, vous voyez bien qu'il arrive d'Italie. Claudel dira pourtant un jour que nul n'a écrit une plus pure langue française que Gabriel d'Annunzio. J'arrête ici les exemples et j'omets des noms qui vous sont familiers car je voulais, en passant, mettre l'accent sur la prédestination de cette langue à qui l'on apporte ainsi ce qui semble la contredire.

J'en parle d'aise, Messieurs, connaissant votre faiblesse pour ces voyageurs passionnés. On pourrait même vous accuser de favoriser les moins raisonnables, car si j'examine

les papiers de l'équipe, je constate que vous avez donné un prix à l'outrance, récompensé le trouble, favorisé toujours ceux qui ont élargi les frontières du songe. Qu'est-ce à dire ? En dénombrant vos élus, il m'est facile de constater votre attirance envers tous ceux qui, comme vos maîtres écrivains, ont voulu faire du lyrisme avec la vie même. J'admire chez vous cette passion de la poésie et dirais-je même cette poésie de la passion qui, toutes les deux, vous hantent. Les poètes, les vrais, on dirait que vous tentez de les consoler, de les choyer, car ils savent mieux que les autres hommes, étant si vivants, la détresse de mourir. Comme je vous suis reconnaissant, Messieurs, de cette partialité dont je bénéficie et que je crois interpréter presque aussi bien que vos grands favoris.

Car la fougue, l'impétuosité, ce besoin d'être ailleurs, de conquérir les villes et les cœurs, comme d'Annunzio, comme Anna de Noailles, je suis enclin à les comprendre à cause de ces poètes d'une autre espèce, les conquistadores, mes ancêtres, si longtemps méjugés en Europe. Poètes de l'action, ils élargissent notre capital d'images et de songes. Parfois lancés à la poursuite des Indiens, se trouvant loin de toute rivière, ils vont mourir de soif. Alentour, des montagnes à l'infini, les Andes bleuissantes comme un atroce mirage de douceur sous un ciel dur que la ronde des condors rend lugubre car ils n'attendent, ceux-ci, qu'une défaillance pour achever l'agonisant. Alors, le cheval tenu par la bride, le cheval qui est leur meilleur ami, ces impavides poètes de l'aventure le saignent, font suinter délicatement la veine ouverte en y prenant le verre de sang nécessaire pour se désaltérer et poursuivre la conquête. La poursuivre sur le cheval même qui leur est devenu plus cher à cause de cette étrange transfusion de sang.

Une telle scène, magnifique et barbare, n'est-ce pas, Messieurs, comme le rajeunissement d'un mythe ancien qu'elle explique en rendant plus humains les poètes ? Un besoin d'altitude, de pureté, d'horizons nouveaux, une sorte de fièvre les travaille d'assumer en eux le plus d'humanité

possible comme s'ils se croyaient immortels, eux qui savent si bien mesurer leur tombeau.

En traversant les Andes de la vie dont il faudrait exclure la Mort et ses rondes funèbres, soudain les assaille ce malaise qui est une soif de l'esprit pire que l'autre. Ils sont uniques dans un monde où les ardents ne semblent pas nombreux, cavaliers seuls et peut-être désespérés. Alors, ils ne savent plus s'ils ont ouvert une veine à leur bête favorite ou s'ils furent condamnés à se désaltérer avec leur propre sang. Sans doute par une exquise délicatesse du cœur, ils ne vous diront pas à quel moment ils ont fait cette libation intime, mais soyez certains qu'ils sont plus malheureux que le reste des mortels. D'Annunzio, Anna de Noailles, je les ai vus sourire, parader peut-être, nous laisser l'image d'une pétulance allègre comme si jamais le démon qui rôde autour du Mont des Oliviers n'était venu verser à leurs oreilles les philtres du désenchantement. A peine entend-on d'eux un regret, mais si mélodieux qu'il ne semble pas recevable et qu'il est déjà enrobé, immunisé par sa propre musique, tant et si bien qu'on arrive à les croire inhumains. *Non ci-si pensa quanto sangue costa*, disait Michel-Ange. « On ne pense pas à tout le sang que cela coûte ».

Pourquoi ces choix, Messieurs, où je me refuse à voir une coïncidence, pourquoi cette sympathie constante envers ces êtres chez qui la poésie et la vie ont fait le pacte des ardents ? On devient indiscret à force de sympathie, comme on devient savant par le chemin de la curiosité et devant ce faisceau de preuves, je voudrais tout de suite examiner qui vous êtes et comment vous affrontez le problème vital. Il était grand temps d'en venir là.

Qui êtes-vous donc, Messieurs, et comment arrivez-vous à harmoniser si bien la vie et l'art, la passion d'exister et celle de rêver qui la couronne d'ailes ? Je jette un coup d'œil sur la carte de la Belgique pour tâcher de comprendre. Quelle aventure, Messieurs, que celle de ce microcosme d'Europe, de ce carrefour du Destin où viennent se rejoindre deux cultures, deux génies et souvent deux grandes armées ! Avant d'être une nation, vous êtes un peuple. Tenace,

sensuel, qui regarde de tous ses yeux et défend sa joie innée contre mille oppresseurs venus de partout et de la terre même de mes aïeux.

Car à travers des maîtres éphémères et des contraintes subies avec l'espoir agissant d'en venir à bout, vous donnez au monde l'image pathétique d'un assemblage d'hommes qui entend persévérer en lui-même, rester lui-même. Une patience crispée, une volonté sous-jacente de madrépore, est à la base de cette Belgique issue un jour comme ces îles tardives dont on n'a pas su deviner l'agglutination formidable. Sans nul paradoxe, on peut dire que vous êtes des conservateurs dans le sens le plus noble de ce mot si souvent décrié; et vous avez su conserver ce qui importe le plus, l'héritage municipal, le calendrier pittoresque du passé, le souvenir fait habitude, la procession ou le carnaval qui prolongent une date historique.

Votre folklore, c'est de l'histoire préservée dans la joie. Toute la Belgique d'alors est une kermesse et vos peintres ne se sont pas trompés. Cela commence par eux, comme si vous étiez forcés d'ajouter à la création du Septième jour, une autre Genèse d'êtres charnelles, de bons vivants et même de monstres, car votre Jérôme Bosch et votre Bruegel qui précèdent Goya dans l'angoisse semblent aussi vouloir ajouter à la simple faune terrestre la dimension du fantastique. Vos peintres partent alors d'un pays en grisaille comme les pèlerins d'une Beauté irréelle et reviennent d'Italie vous apporter ce message de lumière qui était déjà dans leurs âmes. Dès lors, votre génie est reconnu. Partout vous proliférez. Dans un paysage attiédi de l'Île-de-France, Watteau ne peut pas oublier les incandescences de votre Rubens; dans Londres voilée, Gainsborough est obsédé par les grâces chatoyantes de votre Van Dyck.

Avec quelle passion lucide et minutieuse vous regardez le monde comme s'il allait disparaître demain et qu'un demiurge dût confier à vos peintres le soin de le refaire. Vos peintres, Henri Pirenne le remarquait, ont devancé vos écrivains, mais je peux ajouter que ceux-ci se sont rattrapés par la suite et cet inventaire préliminaire ne leur a pas été

inutile. A leur insu, ils seront aussi des peintres-nés, faisant gicler les mots à pleine pâte, et il peut arriver, comme ce fut le cas pour Verhaeren, qu'ils fassent d'abord des tableaux écrits.

Certes, une synthèse de votre génie ne semble pas aisée et en promenant mes regards sur vos sommets comme sur ces arbres de Noël où tiennent ensemble, avec un fil d'argent, tant de choses disparates, je me suis demandé quel lien étincelant pouvait joindre des constructions de l'esprit aussi dissemblables ou qui semblent telles au premier abord : un tableau de Rubens, une boutade du Prince de Ligne, telle page où Ulenspiegel se moque des hommes avec la verve de son confrère le mendiant picaresque, les premiers personnages de Maeterlinck encore englués de Paradis, la page où Ruysbroek l'Admirable accepte les mouches comme un délice de la terre et une bénédiction du Seigneur, les Béatitudes de César Franck, plus proches du ciel que de la terre mais où sa joie des ivresses premières nous a gardé la musique des anges. Elle n'est pas tellement arbitraire, cette nomenclature, et je me flatte d'y trouver comme une mesure d'arc-en-ciel pour arpenter la terre de Belgique.

Tout commence et finit par Rubens. Dans l'aube paradisiaque, ce pullulement d'èves ricuses, cette floralie de la chair, n'est-ce pas l'harmonique même de votre abondance ? Seuls les Italiens, à l'heure enivrée de la Renaissance, ont réussi une telle ostentation presque indécente de vivre, ce que Michelet appelait chez vous une apothéose effrénée de la nature. Et même un mystique comme votre Ruysbroek qui regarde du côté du ciel ne reniera jamais sa terre.

Dans le subtil personnage qu'est le Prince de Ligne, ce Diderot bien né, votre fougue devient un appétit de vivre, de tout connaître, où la passion est dirigée par la plus souple intelligence. Il est déjà le pré-stendhalien, le touriste assoiffé de spectacles universels et à voir cet esprit qui s'irise toujours, les Goncourt s'étonnent : « Comment ! les trois hommes les plus spirituels de France ne sont donc pas Français : l'Abbé Galiani, Henri Heine et le Prince de Ligne ».

Ce voyageur parti en éclaireur, précède toute une équipe qui va faire irruption dans la littérature française, et dans un petit manuel déjà cité, on vous dénomme avec ensemble « les Belges ». Vers 1885, tous vos artistes sont à Paris. Si vous allez parfois au secours du naturalisme défaillant, c'est surtout au premier symbolisme que vous apportez une promotion extraordinaire et je renonce à dénombrer vos effectifs. On oublierait certainement des noms à vouloir énumérer tous ces apprentis étincelants qui s'en allaient comme vos peintres de jadis vers une autre lumière, quittes à s'arrêter à mi-chemin pour faire, à l'instar de Van Dyck, un tableau de Vierge avec la plus jolie aubergiste du Brabant. Ces débuts semblent assez confus comme la Jeunesse même. Jusque-là vous aviez des écrivains isolés, tel ce grand De Coster qui forgea votre épopée burlesque, mais c'est seulement à ce moment précis que vous avez une littérature et il semble naturel que vos aiglons se chamaillent. Ces « Jeunes Belgique », pour leur donner un nom qui ne peut guère s'appliquer à tous, se cherchent à l'envi sous le regard de deux grands aînés, Lemonnier et Picard, et ne savent pas toujours s'ils opteront pour le naturalisme ou pour le vers le plus éthéré — il paraît que Maeterlinck lui-même hésite —; ils vont sur le pré pour savoir, le pistolet en main, si l'art doit être libre ou assumer un apostolat, si le vers gardera sa belle camisole de force ou va devenir un sujet de scandale. Ils éprouvent tous le besoin international d'étonner le bourgeois et il peut leur arriver de railler les académies avant d'en être. Je trouve excellent que ce jeune champagne mousse avec quelque bruit, mais à regarder de loin tant d'émois vieillis, ce qui m'importe, c'est d'y noter le message que, Wallons ou Flamands, vous apportez ensemble à la France, dirigés, sans vous en douter, par quelque double et fraternel atavisme.

Car cette fois-ci, paradoxalement, vous n'exportez pas vos créatures de joie et de chair éclatantes. Accompagné de cygnes, sous un ciel de regret, passe un cortège que l'on dirait sorti d'un Béguinage de songe. Vous semblez d'abord plus nordiques que le Septentrion même. Ce pin du Nord

qui s'incline vers les cyprès du Midi dans un chant fameux, eh bien, il semble qu'il ait versé sur Paris vos rossignols grelottants. Le symbolisme est un peu votre chose, tous les cygnes littéraires viennent de vos canaux et cet appel de la Destinée à la porte des maisons aveugles qui vous a un ton de chose frileuse et boréale, provient de chez vous.

Est-ce toute la Belgique ou du moins une Belgique viable qui passe là avec ces jolies chancelantes ? Vous savez déjà, Messieurs, mon avis de jeune homme sur ces jeunes filles assez spectrales qui vinrent tenter mon adolescence de Péruvien mal prémuni contre les sortilèges. Mélisande, Maleine, l'Eve de Van Lerberghe, tant d'autres que vous connaissez bien, me semblent aussi belges que les jeunes femmes splendides et réelles, dont la carnation est un secret de votre nature. Issues de votre âme profonde, Maleine ou Mélisande viennent du fond des âges et du folklore, quand Geneviève de Brabant était là, quand les Béguinages gardaient parmi les cygnes la pâleur de vivre dans un Moyen Age d'envoûtements. Mais je n'ai pas le droit de vouloir élargir la distance entre Belgique la Vivante et Belgique la Morte. Vous allez vous charger vous-mêmes de faire, sans quitter la littérature, le plus extraordinaire raccourci. Une vie d'homme peut suffire à cela. Les mêmes écrivains belges qui ont mis au monde dans leur jeunesse une génération de préraphaélites lunaires sont ceux qui évoquent, la quarantaine passée, un cortège dramatique de femmes volontaires, émancipées, tout à fait viables, qui se nomment Monna Vanna, Electre, Paniska. L'âme terrienne de la Belgique a repris ses droits et nous sommes à nouveau dans le pays d'Ulenspiegel.

Maeterlinck, Verhaeren, Van Lerberghe, celui-ci le plus insaisissable de tous, vont donc en mûrissant s'insérer davantage dans la tradition de vos réalistes. Devenus plus Belges, lorsqu'ils devenaient universels, ils apportaient aux créatures de votre génie bifurqué cette plénitude, cette passion, cette lumière de paganisme racial où plane toujours le souvenir de votre grand Rubens.

« Nulle part, a-t-on dit de la Belgique, dans une page célèbre, nulle part le sens du positif et du réel ne fut plus remarquable ». Certes, mais la route est souvent paradoxale qui va de la terre au ciel. Si vous songez à exporter vos Mélusines, elles s'humanisent au retour du voyage; si vous semblez attentifs à votre seule kermesse, il vous arrive pourtant de désertier le réel avec une telle force dans le songe même qu'une littérature voisine s'en est longtemps ressentie. Paradoxes d'un pays dont la tenace volonté fait des miracles. *La Multiple Splendeur* de Verhaeren, *la Sagesse et la Destinée* de Maeterlinck, les *Béatitudes* de César Franck, combien d'autres œuvres encore peuvent être mises sur le même plan d'une allégresse mûrie par l'automne, d'une passion héroïque et tardive qui accepte la vie, mais la vie totale, les joies conjuguées avec ses amertumes.

Je me suis laissé raconter qu'au Borinage où l'homme et le charbon paraissent pétris de la même pâte solaire, un divertissement des anciens temps était très populaire. Les loisirs de ces mineurs silencieux semblaient bien faits à leur image. Issus de leur patrie souterraine, encore courbés par la voûte, les yeux crispés dans le jour, ils venaient assister à une sorte de concours au grand air; et les concurrents sont ces pinsons aveuglés exprès pour qu'ils chantent mieux. C'est, non loin des galeries, une étrange compétition. Chaque mineur apporte sa cage, s'accroupit devant elle, incite l'oiseau familier à pousser longtemps ses trilles et ces pinsons sont plus harmonieux que les autres à cause de leur cécité même, car le jour ne venant pas pour eux, ils n'ont plus besoin de lumière dans l'extase organique du chant. Alors, les hommes condamnés aux ténèbres, supplient leurs favoris de se montrer dignes de leurs maîtres. Et ce que ceux-ci ne sauraient dire, leur manque de joie ensoleillée, leur solitude en face du rocher noir, tout cela, le petit champion frissonnant et secret va le jeter vers la lumière comme le plus haut cri de l'âme.

Naïf *De Profundis*, mais image réconfortante, et inévitable retour aussi au plus grand de vos poètes qui voulut chanter la peine des hommes en réduisant les tristesses anonymes à

un trille de joie surhumaine issu du tréfonds de sa race. On se met à douter du hasard et des simples concomitances historiques quand on voit un homme assumer dans sa chair périssable tant de siècles d'histoire vécue, avec la courbe des fièvres de son pays. Car, par une sorte de prédestination souveraine dont l'histoire n'offre pas beaucoup d'exemples, un peuple s'est incarné en un poète ou plutôt celui-ci a enfoncé à tel point ses racines dans la plus profonde Belgique, que votre histoire contrastée peut bien se retrouver en son âme. Je ne sais quelle prescience de cette vérité me fit prendre, un jour de printemps de 1916, le chemin de Saint-Cloud où Emile Verhaeren habitait alors.

Le jeune homme que j'étais allait poser au Maître une assez naïve question pour une enquête dont on parla beaucoup à l'époque : « Que pensez-vous de Don Quichotte ? » Aujourd'hui seulement je constate qu'il était lui, Verhaeren, le plus apte à me répondre. Son accueil, vous l'avez tous connu ; cette voix exaltante, ce bras s'appuyant sur votre épaule comme si vous étiez l'hôte attendu ou l'enfant prodigue. N'attendait-il pas chaque jour, parmi les apparus dans son chemin, une âme fervente ? Et sa réponse écrite, que je garde encore, fut bien celle que j'espérais de lui. « Don Quichotte, disait-il, est un des personnages imaginaires que j'admire le plus au monde. Je l'ai maintes fois rencontré à Paris ou ailleurs. Il m'était même pénible de ne pouvoir en passant lui serrer les deux mains ». Et en commentant ce texte, Verhaeren ajoutait : « Don Quichotte était l'homme assez noble et assez grand pour se résigner à être dupe. Quelle est la beauté morale qui n'admet point un peu de folie ? »

Après une jeunesse plus qu'orageuse, frénétique même, où il prête sa furia à toutes les kermesses de la vie, voilà Verhaeren, comme Don Quichotte, tombé dans les livres et les méditations les plus sombres.

Les ouvrages des maîtres symbolistes français, de Mallarmé surtout, qui sont un peu ses romans de chevalerie, le mènent à cette abdication de la vie fondée sur telle ou telle expérience humaine ; mais votre grand Albert Mockel, acteur et

témoin incomparable du symbolisme, me faisait remarquer un jour que l'influence despotique de Huysmans, pessimiste foncier, agit sur le jeune chevalier désarçonné. La méchanceté, la vilénie des hommes, la bêtise, la laideur le jettent dans une sorte de transe nerveuse dont il a laissé dans une page peu connue les aveux déchirants. Le poète raconte que, rentré chez lui comme un dément, il voudrait se percer les yeux pour ne plus voir le spectacle du monde. Certes, tout un côté de votre âme dans sa phase d'ombre, tout un mysticisme hérité se retrouve chez ce jeune neurasthénique qui fut si clair et confiant. Pourtant on dirait, ma parole, que c'est aussi là votre côté espagnol et que ce sont mes aïeux qui traînent dans votre sang un tourment si éloigné de votre génie, la torture de soi-même. Ce désespoir, trop violent pour durer, n'aboutira jamais à la négation de la vie qui n'est pas dans votre tempérament. Pour le moment, dans les campagnes hallucinées que le poète regarde, l'optimiste bondissant d'avant-hier ne trouve plus de place — et la Mort est à la Kermesse.

Faisons confiance à la race terrestre qui n'a pas l'habitude de tourner son moulin à vide. Verhaeren, descendu aux enfers, va réussir en son âme une tragédie plus belle que toutes celles qu'il a composées. Il se croit égoïste et se vante de l'être, mais c'est, comme on disait de Joubert, un égoïste qui ne s'occupe que des autres. L'héroïque transfiguration de sa propre douleur en bonté universelle, va le mener chez les humbles, les désemparés, pour y trouver une exaltation. Et désormais, Don Quichotte aura beaucoup de torts à réparer parmi les moulins des Flandres.

Revenu à la conception de la splendeur multiple du monde, il sent que :

*Tout rayonnera sous le vent merveilleux
de la pleine lumière
quand vous, hélas, ne serez plus, mes yeux,
que cendre vaine sous la terre.*

Par une métamorphose et comme une sorte de consentement miséricordieux, il a plongé dans l'avenir pour effacer

les tares du présent et dans cette lutte du Mal et du Bien sur l'étrange planète où le combat se prolonge, indécis, il nous apporte le plus grand don des poètes, l'espoir.

Jamais folie chevaleresque ne fut plus clairvoyante. Il sait qu'il faudra faire, comme dans l'alchimie des abeilles, de la douceur avec tant d'amertumes, mais c'est bien le rôle des hommes de son espèce. La joie prudente et convalescente est renforcée par cette universelle charité qui doit l'étayer. Désormais, comme Walt Whitman, il ne se sent plus seul mais associé à la multitude des hommes obscurs dans les Borinages, dans les soutes des paquebots, dans les bouges des villes tentaculaires, partout où la souffrance fait monter quand même vers l'aube couleur d'avenir, ce chant de confiance dans la vie, opiniâtre, presque irraisonné, presque animal, qui est au fond de l'âme belge. Ses frères d'élection, ce sont déjà les gars des pays blonds, conduisant de hennissants attelages, et ces marins partis vers l'inconnu et ces mineurs qui rampent, une lampe entre les dents.

Les plaint-il ? Pas tant que ça. Son socialisme à lui, qui entend faire monter l'homme vers les sommets où l'air se raréfie, voudrait partager avec les humbles la dure joie d'être en danger. Le plus aristocratique des poètes, Zarathoustra, accompagne, dirait-on, cet étrange et séduisant apôtre qui n'apporte pas toujours la douceur ou du moins le délassement d'un bonheur facile mais s'enivre de lutte, accepte de grand cœur l'âpre et terrible loi de la vie avec ses « ouragans déments », comme il le dit, ainsi « qu'une admirable et tragique conquête ». N'a-t-il pas mis dans la bouche d'un de ses personnages, ces mots qui nous semblent divinatoires, étant plus lourds de sens aujourd'hui qu'au moment même où ils furent écrits :

*L'angoisse est nécessaire aux races qui sont fortes
et pour grandir encore il leur faut le danger.*

C'est le secret du monde qui se trouve ainsi dans le creuset du grand lyrique et il n'a pas eu besoin, comme on l'a cru, de puiser ailleurs ce ferment d'angoisse. Le reflet de son passé éclaire sa route d'avenir. Votre poète, enrichi d'aventures,

mais inséré déjà dans le rythme de sa race, se laisse porter par ce flot d'énergie, phosphorescent lui-même et messenger de l'orage unanime. Car cette allégresse tumultueuse qu'on s'expliquait mal chez vous, avec ses outrances populacières et ses rêveries soudaines où le songe est encore de la colère, ces repentirs sanguins quand la vie reprend ses droits, ce désir philanthropique de faire que tous les compagnons soient heureux dans la même kermesse, ce délire enfin, aveuglé exprès comme les pinsons des mineurs, mais dépouillé de vaines amertumes, n'est-ce pas, Messieurs, dans une synthèse vivante, l'histoire d'un homme et d'un peuple que vous connaissez bien ?

La flamme survit, la passion ne meurt pas, un chant s'élève du puits noir où nous nous débattons — et nous serons toujours à vous remercier, Messieurs, d'avoir donné au monde, par quelques voix harmonieuses et magiques, de nouvelles raisons d'espérer.

L'Italie et nos Poètes

(Lecture faite à la séance du 11 mars 1939
par M. Henri DAVIGNON).

Dans chaque pays digne de vivre, il existe un fonds appartenant à l'humanité. Ce patrimoine immortel tantôt sert à enrichir les fils légitimes de la race ou des peuples qui donnent à la terre ancienne sa physionomie d'aujourd'hui, tantôt il attire, vers un bien commun, les autres hommes. L'Italie à travers les âges resplendit comme la patrie même de la poésie. Tôt ou tard, les artistes nés sous un autre soleil, plus avare que le sien de rayons, viennent à elle. Les uns pour s'y retrouver chez eux, les autres pour y confronter, pour y éprouver leur tempérament propre. Ce double rôle l'a fait qualifier justement de Mère des arts. Dans le cas de la Belgique, terre ancienne aussi, baignée alternativement de flux latin et de courants germaniques, l'art autochtone n'a jamais pu se passer de recourir à la leçon romaine. Pour la peinture et la sculpture l'histoire tient note de ce que nous avons demandé, reçu et apporté en échange à l'Italie dans le passé, aux grands siècles des Van der Weyden, des Brueghel, des Rubens. Et ce n'est pas mon sujet, mais il s'en réclame.

La poésie en Belgique s'est éveillée tard. Dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle seulement, il commença de naître des écrivains pour qui le souci de s'exprimer en vers passa tous les autres. Ils se voulurent indépendants, même de la France dont la langue était la leur. En s'intitulant « Jeune-Belgique », ils affirmaient leur ambition d'être

eux-mêmes avant tout. Or ils avaient une hantise : celle de la peinture. Elle était la seule tradition artistique trouvée dans l'héritage de la Belgique ancienne. Broyer des mots, comme des couleurs, rejoindre dans la tradition médiévale, renaissante et moderne les probes et éclatants artisans de l'art flamand : voilà leur prétention affichée. Elle les mettait dans une double dépendance : l'obsession du paysage et l'amour des belles formes plastiques. De part et d'autre, ils rencontraient l'Italie. Elle s'offrait à eux avec sa lumière incomparable et les chefs-d'œuvre consacrés de son art.

Aussi l'on peut dire que, de 1880 à nos jours, presque aucun poète de langue française en Belgique n'est exempt d'inspiration italienne. Je voudrais montrer, à l'aide de quelques exemples marquants, comment ils y ont cédé et ce qu'elle a engendré chez eux d'original et de puissant.

La génération poétique belge, née avec la « Jeune Belgique » orientée ensuite par le symbolisme et revenue en grande partie à un certain classicisme, compte deux familles d'artistes. Les Latins de naissance ou d'adoption, les Flamands de langue française, mais de tempérament germanique et qui font, de leur propre aveu, dans la tradition latine figure de « Barbares ».

I. — LES CLASSIQUES

ALBERT GIRAUD SUR LE PARNASSE

Dans le groupe de la Jeune Belgique un nom brille et ne cessera pas de briller. Ce n'est pas celui de son fondateur, Max Waller, page ébloui d'une beauté servie surtout par son esprit d'animateur et qui ne laissera rien de lui dans la moisson poétique. C'est le nom d'Albert Giraud, pseudonyme littéraire d'un patronyme flamand qu'il a fait oublier. Fils du Parnasse, de naissance irrégulière et par le fait placé dans une sorte de rébellion latente contre la société bourgeoise, il a adopté, après quelques « pierrotteries » charmantes, une attitude d'exilé dans son propre pays. Epousant la formule romantique du persécuté volontaire, il s'est

enfermé dans la tour d'ivoire du dogme de l'Art pour l'Art. Ciseleur de coupes, sonnettiste impeccable, il a lancé au monde ce défi :

La multitude abjecte est par moi détestée...

Par ailleurs artiste sensible, homme frémissant de tendresse refoulée, il est à la recherche d'admiration et d'enthousiasme. Les mythes de l'Antiquité se présentent à lui avec une séduction renouvelée. Il les adopte comme des moyens d'expression plus que des symboles. Ils contentent son goût des belles formes et sa recherche d'une humanité idéale, compensatrice de l'autre. La Grèce est leur terre d'origine, mais c'est l'Italie qui en garde les vestiges et en perpétue l'esprit. Seul ou avec ses amis, les poètes Iwan Gilkin (1) et Valère Gille, il fait plusieurs fois le voyage et comme eux il y trouve une inspiration abondante. Aucun d'eux n'a donné autant que lui au lecteur une image aussi parfaite d'une création, fruit d'une contemplation féconde.

Ecoutez cette évocation d'Apollon Musagète. Il est impossible de ne pas y voir la volonté de traduire une nostalgie personnelle, appropriée à la vocation mythique du dieu.

*Prince en exil, chassé du pays de clarté,
Condamné par le sort à m'incarner sans cesse,
Je suis dans les cerveaux rétifs à la beauté
Comme un vivant désir de grâce et de noblesse.*

*Je fus Dante, léché par le feu souterrain,
Shakespeare au vaste cœur plein de cœurs en émeute
Et Beethoven soufflant dans sa trompe d'airain.
Parmi les orangers de Rome, je fus Gœtbe.*

(1) Une lettre de Gilkin à Giraud en octobre 1892, rapporte à l'un de ces voyages l'idée de *Savonarole*, drame tout livresque que le poète de la *Nuit* publia en 1906. (Archives de l'Académie).

*Je fus Schiller, et puis Henri Heine l'archer ;
Je fus Victor Hugo debout sur son rocher
Et j'ai scandé ses vers au rythme de mon aile.*

*Mais leur sombre génie est pour moi trop humain :
J'ai peur du possédé que je serais demain
Et je regrette encor la Grèce Maternelle.*

Ce paganisme, purement plastique, ne doit pas faire illusion sur la sensibilité, souvent gracieuse du poète parnassien. Après avoir chanté la *Guirlande des dieux*, la *Frise empourprée*, *Eros et Psyché*, dont les titres disent assez la prédilection antique, Albert Giraud s'est retrouvé un patriote frénétique au moment de l'invasion de son pays et, sous le titre du *Laurier*, il a chanté, sans artifice cette fois, la révolte, la résistance et l'amour de la patrie. Puis, le calme revenu, il est retourné à ses premières amours. Et dans un recueil charmant qui unit la grâce de la musique à l'admiration de la peinture, sous le titre de *Le Concert dans le Musée*, il nous donne en une série de sonnets l'évocation de toiles qui ont sa prédilection. La plupart sont italiennes.

J'en détache cette *Annonciation*, d'après Vittore Carpaccio.

*Du clocher de Saint Marc tombe l'heure lointaine.
Dans la chambre pensive, au bord du vieux canal,
Calme et pure, elle dort sur son lit virginal
Que le poids de son corps gracile creuse à peine.*

*Par l'étroite fenêtre ouverte sur le ciel,
Sans que le rideau tremble au vent de son passage,
Apparaît dans la nuit, comme un vivant message,
Un lys entre les doigts, Monseigneur Gabriel.*

*Et la vierge, à travers ses paupières baissées,
Ainsi que dans un rêve aux couleurs effacées,
Entend des yeux le mot qu'il n'a point proféré.*

*Puis, dépliant sans bruit ses longues plumes frêles,
L'archange, ayant rempli son office sacré,
S'envole en se signant sur la pointe des ailes.*

UN POÈTE VIRGILIEN : FERNAND SEVERIN

Dans la tradition latine, après l'antiquité mythologique, la nature envisagée sous un aspect idéal quoique réaliste par la précision du détail met tous les poètes, dignes de ce nom, dans la dépendance de Virgile. Bien avant d'avoir pu promener dans la campagne de Mantoue sa recherche du paysage des *Eglogues*, ou d'avoir localisé aux environs de Naples, les champs, la ferme où furent écrites les *Géorgiques*, un poète belge qui fait la transition entre les obstinés du Parnasse et les initiateurs du Symbolisme, Fernand Severin nous apparaît comme dominé par une hérédité mystérieuse. Le qualificatif de virgilien est le seul qui lui convienne tout à fait. Si Giraud souffre dès l'enfance d'une sorte de mutilation sociale, Severin, wallon des environs de Namur, fils d'un grand paysan remarié deux fois, a perdu sa mère très jeune et a subi toute sa vie l'emprise d'une mélancolie native. Elle a fait de lui un poète élégiaque. Pourtant il a reçu en partage un don incomparable. Il a intitulé lui-même un de ses recueils le *Don d'Enfance*. Humaniste, professeur d'université, avant de faire le voyage d'Italie il se savait enclin à porter dans la nature l'âme ductile et cadencée qui est celle de Virgile. Mais une fois qu'il transfère au delà des Alpes sa « Solitude heureuse » comme il appelle le bonheur de communier avec les choses, il se sent chez lui. S'il n'a peut-être pas chanté expressément aucun site cher à Virgile, s'il n'a point renouvelé les thèmes de son maître, la cadence virgilienne se reconnaît dans les vers consacrés à l'Italie.

Voici par exemple une strophe, émise comme un soupir de joie à l'arrivée du poète, à Florence :

*Jours bénis ! Au penchant des coteaux italiens
D'harmonieux jardins rouvraient leur avenue,
Où l'if noir alternait comme aux siècles païens
Avec la nudité divine des statues.*

Et entre Pérouse et Assise, le soupir se fait chant. Ici Virgile est dépassé; Saint François devient le guide, comme Béatrice pour Dante au seuil du paradis.

Fernand Severin, chrétien de cœur, oscilla toute sa vie entre le doute et la certitude. Mais en 1897, après avoir séjourné à Assise, il a écrit les *Matins Angéliques* qui contiennent ce poème délicieux :

*Ce beau pays qui s'offre et qui descend des monts,
Tout baigné d'aube, entre ses nobles horizons,
C'est l'Ombrie ; un pays dont la douceur est grave...*

*O pèlerin qui voit, mais qui n'espère plus,
Arrête enfin les yeux sur ces coteaux élus,
Et dis-moi si ton rêve a rien d'aussi suave.*

*Là-bas, les horizons frissonnent dans l'azur,
L'air est en paix ; le jour, idéalement pur ;
Une joie angélique et chaste est dans l'espace.*

*Il semble qu'un matin pascal tiède et charmant,
Emveloppe ici tout de son enchantement,
Et la nature a l'air d'être en état de grâce...*

*Mais, si délicieux que soit ce pays cher,
Quelque chose de plus que la douceur de l'air
Fait que l'âme s'y plaît et s'y rêve un asyle...*

*L'amour divin, jadis, a visité ce lieu....
Vois, jusqu'en notre siècle abandonné de Dieu,
Il rêve, en souriant, à l'ineffable idylle.*

*Si jamais notre cœur, secouant son fardeau,
Sut brûler ici-bas d'un feu digne d'en haut,
Seuls, les vallons d'Assise ont vu cette merveille.*

*Ce pays fit envie, un jour, au séraphin...
Quel que soit ton souhait, tu chercherais en vain
Une terre que nimbe une gloire pareille !*

SUR LES PAS DE SAINT FRANÇOIS : OLIVIER-GEORGES DESTRÉE
ET ARNOLD GOFFIN

Saint François, on le devine, est pour tout un groupe de poètes en Belgique, pays de croyants et de pèlerins, un centre

de ralliement. Son attrait sur les prosateurs d'ailleurs semble encore plus vif. Un conteur de langue flamande, Félix Timmermans, en a fait le héros d'un livre breughelien, la *Harpe de Saint François* et le poète flamand Guido Gezelle a les lèvres fleuries d'esprit franciscain.

En langue française, l'action des *Fioretti* a été déterminante sur deux essayistes qu'il faut ranger parmi les poètes bien qu'ils aient écrit en prose. L'un Olivier-Georges Destrée, frère de Jules (dont on note par ailleurs la prédilection italienne) a trouvé sur le chemin d'Assise son chemin de Damas. Artiste né, appartenant avec son frère aux milieux de la « Jeune Belgique », il a été conduit par l'Angleterre à l'Italie. Epris de beauté ésotérique, dépouillée et nourrie à la fois, le préraphaélisme de John Ruskin, de Burne Jones, de Dante Gabriel Rossetti lui a fait faire le pèlerinage d'Italie dans un esprit de « primitivisme » et d'adoration latente. En cette même année 1897, il passe sept mois en Italie. Arrivé avec le seul goût d'une vocation d'art, il en repart définitivement aiguillé par la foi. Voici d'ailleurs son témoignage sous forme de prière :

« C'était, il m'en souvient, lorsqu'au pays d'Assise et dans les cellules blanches et fraîches de Saint Marc nous contemplions ravis les fresques roses et bleues de Giotto et du Bienheureux Frère Angélique et qu'au sortir des musées et des églises, l'azur du ciel, la lumière radieuse, brillante et veloutée, les jardins odorants aux parterres d'iris et de roses, les cyprès sombres dressés comme une prière dans l'air tranquille — tout parlait d'une autre patrie, d'un ciel plus doux, d'une terre nouvelle — de ce royaume enfin que Vous aviez annoncé, que Vous aviez prêché et que — pour être heureux — Vous voulez qu'on recherche avant tout. »

Devenu Dom Bruno, moine bénédictin, ce converti de la littérature par l'inspiration italienne, a continué de cultiver les arts. Et dans le recueil intitulé *Au milieu du chemin de notre vie*, un conte charmant *Les Mages* est directement suggéré par le souvenir de la fresque de Benozzo Gozzoli au Palais Riccardi de Florence.

Avant lui, un précurseur de la poésie belge, tout imprégné de romantisme à la Chateaubriand, Octave Pirmez avait consacré ses *Jours de Solitude* à de longues promenades en Italie. Mais il était réservé à un autre essayiste-poète, Arnold Goffin, de tirer de ce pays la substance même de ses amours littéraires. La destinée de ce petit employé des télégraphes, obligé pour vivre à une carrière sans éclat et qu'une formation personnelle, aidée de l'occasion d'un séjour en Italie a mené aux consécration académiques, nous apparaît comme un miracle inexplicable sans une sorte de prédestination de son âme à l'âme des Primitifs italiens. Arnold Goffin leur a dédié plusieurs livres, après avoir traduit les *Fioretti*. Mais son œuvre capitale, trop peu connue, s'intitule *Poussières du chemin*. Ecrite en partie dès 1901, elle ne vit le jour qu'en 1923. Le poète s'y révèle plus que le critique d'art et il évoque dans les paysages plus les hommes, tels que les offrent la poésie et la légende, que les tableaux. A Vérone, par exemple, s'il appelle à lui les fantômes de Juliette et de Roméo, c'est pour faire grief à Shakespeare de leur avoir donné une âme trop mièvre et pour essayer de les rapprocher de leurs frères celtes Tristan et Iseult.

LES MUSES LATINES : FRANZ ANSEL

Nous étonnerons-nous, de nous trouver maintenant dans la lignée de la tradition latine devant un poète qui, de sa naissance à sa mort, a été comme envoûté par l'Italie et a placé toute son œuvre sous sa dépendance ? Il s'appelle en littérature Franz Ansel, il est mort il y a un peu plus d'un an. A côté de beaucoup de poèmes demeurés inédits ou détruits par lui, il nous laisse deux recueils dont les titres sont parlant : *Les Muses latines* et la *Flamme et la Lumière*.

Dès son adolescence, il mérita parmi ses amis le surnom de page florentin. Liégeois, marqué par l'accent chantant de sa petite patrie, fils d'astronome, doué d'une mémoire extraordinaire, il composait ses vers sans les écrire en regardant les étoiles par les nuits embaumées. Il a adopté

L'Italie avant de l'avoir connue et quand il l'a parcourue il n'était jamais seul. Ayant à ses côtés soit Horace, soit Dante, soit Saint François, soit surtout Fogazzaro pour lequel il professa une admiration posthume extraordinaire.

On pourrait consacrer aux poèmes italiens de Franz Ansel un véritable récital. Bornons-nous à cet hymne liminaire à l'Italie :

*Toi que Virgile et Dante ont bénie en mourant,
Mère des fiers Latins, radieuse Italie,
Maîtresse aux seins dorés que nul amant n'oublie,
Que de joie et d'orgueil ton seul aspect nous rend !*

*Quiconque s'est nourri de ton air transparent
Ne sait plus s'il préfère, en sa douce folie,
La mer éblouissante à la fresque pâlie
Ou le canal de marbre au sauvage torrent.*

*Ta double grâce unit, dans un divin mélange,
Le tendre Raphaël au fougueux Michel-Ange
Et l'arbre plein de rêve au monument sacré ;*

*Et, selon l'heure grave ou l'instant juvénile,
L'âme suit tour à tour, vers ton ciel azuré,
L'élan du cyprès noir ou du blanc campanile.*

Voici une brève évocation d'Horace à Tivoli :

*Horace ô gai chanteur ! c'est par un jour pareil,
C'est dans cet air limpide et chaud qui brûle et vibre
Que tu passais ici, fuyant le bord du Tibre
Aux premières ardeurs de la verte saison.*

Entre les oliviers passe Dante en personne :

*Sur la colline heureuse où naissait le matin
J'allais seul et j'ai vu le banni florentin :
Grande ombre inconsolable et que son deuil isole,
Il m'apparut non loin des murs de Fiesole*

*Pensif, assis dans l'herbe au revers du coteau,
Et tel qu'aux anciens jours le peignit Giotto.*

Enfin, d'un lent pèlerinage au lac de Garde, sur les pas du poète de *Valsolda*, Ansel a rapporté des méditations tour à tour émouvantes et familières où revit l'auteur d'*Un petit monde d'autrefois* et d'*Il Santo*. On comprend que Franz Ansel et Fogazzaro, sans s'être jamais connus, ont communiqué dans les mêmes prédilections et que le paysage entre eux fait un lien. Ce paysage d'Italie, le poète belge l'a tellement adopté que quand il rédigea son testament poétique, il se vit méritant la double bénédiction du Cyprès et du Laurier.

*Heureux donc le penseur qui, lorsque meurt sa lampe
Et qu'il s'en va dormir dans le funèbre enclos,
Voit l'auguste laurier ceindre sa froide tempe
Et le cyprès pieux protéger son repos.*

II. — DU COTÉ DES « BARBARES »

VERHAEREN A FLORENCE

Depuis Attila la plaine lombarde a toujours attiré les barbares. S'ils demeurent elle les annexe, s'ils s'en retournent au pays du vent et de la pluie, elle les marque d'un regret et ils se souviendront toujours du baiser ardent de sa lèvre chaude.

Trois poètes flamands de Belgique, Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Charles van Lerberghe, pétris de culture latine mais obstinément fidèles à ce que la race, le climat et la vocation atavique ont engendré en eux d'originalité personnelle, ont été séduits en des proportions différentes par le contact italien. Si leur œuvre n'en porte point la trace, nous sommes fondés à déduire de leur expérience personnelle que l'Italie a agi sur eux, sur leur goût, sur leur formation, sur la naissance en eux de leurs imaginations littéraires, de telle sorte que sans elle ils n'eussent pas été ce qu'ils sont.

Nous allons donc cette fois non pas interroger des œuvres mais des personnes et découvrir par quel côté leur action littéraire se rattache à une influence italienne.

Pour Emile Verhaeren, l'influence au premier abord paraît insignifiante. Né au bord de l'Escaut où son corps a finalement été ramené pour obéir à son vœu suprême, ce grand homme dont l'aspect extérieur exprime à lui seul des origines nordiques, celles d'un Viking, doit tout à l'évolution en lui d'un tempérament poétique porté au paroxysme. Dès le moment où renonçant au commerce, à la petite industrie locale qu'il aurait pu tenir des siens, se dégageant du barreau pour lequel, malgré des études complètes à l'université de Louvain, il était peu fait, Verhaeren se livra entièrement à la poésie, il fut dominé par la force de la vie. Elle lui offrit d'abord des occasions de joie violente, traduites dans son volume les *Flamandes*. Puis, par une réaction naturelle à la Flandre, où le mysticisme sort de la réalité, il chanta les *Moines*. Mais l'équilibre est difficile à garder pour qui semble voué au paroxysme. Verhaeren l'a perdu au moment même où il atteignait une expression à lui, irrégulière et pathétique, qui faisait craquer l'écorce de la tradition poétique française. Désormais verbe et inspiration sont à la poursuite d'un lyrisme extérieur, commandé par le rythme des épouvantes, des hallucinations et des enthousiasmes auxquels le poète attribue une valeur universelle ou, pour parler sa langue, « cosmique ». Le résultat est bientôt chez l'homme un pessimisme affreux, maladif, inquiétant. Fuyant son pays, il se réfugie dans le tumulte de Londres qui servira de cadre à ses *Villes tentaculaires*, après que la Flandre ne lui aura plus montré, à la lueur des *Flambeaux Noirs*, que *Campagnes hallucinées*.

Qu'est-ce qui va le sauver de la mélancolie ? L'amour.

En 1889, Emile Verhaeren rencontre à Bornhem sur l'Escaut, non loin de son village natal, Marthe Massin, une Liégeoise, elle-même artiste peintre. Il l'aimera dès le premier jour et quand, deux ans plus tard, il l'épousera, sa vie sera désormais illuminée par une tendresse qu'il a exprimée en

vers inoubliables à travers toutes les *Heures* de la journée. De ce bonheur exceptionnel, l'œuvre reçut une impulsion différente. A partir de ce moment, Verhaeren ne peut plus que chanter la nature, la science, le progrès et son pays. Curieux de tout, heureux de toutes ses découvertes, il fait tout servir à sa poésie. Triomphant ou pitoyable, toujours émerveillé Verhaeren apparaît selon l'expression heureuse d'Albert Mockel comme « le poète de l'énergie ».

Or le seul voyage que ce poète semble avoir fait en Italie, coïncide avec la naissance de son amour; et le premier déploiement de son aptitude à la confiance, à l'émerveillement se manifeste devant des tableaux italiens. Nous le savons par les lettres à Marthe, récemment publiées par les soins d'un ami. Les premières sont encore datées de Bruxelles peu après la rencontre. Mais les suivantes sont écrites en voyage. Verhaeren, avant la rencontre de la jeune fille et poursuivant son besoin de diversion, avait porté ses pas en Angleterre, en Allemagne, en Scandinavie, en Espagne. Un voyage avait été décidé en Provence et de là en Italie. Le compagnon en serait un peintre espagnol fixé à Bruxelles, Dario de Regoyos. Les lettres parlent peu de ce que le voyageur découvre. Elles sont surtout pleines de déclarations enflammées. L'une d'elles, datée de Gênes, le 13 novembre 1889, dit notamment :

« Vous m'investissez de plus en plus et je me laisse envahir tout volontairement... »

« Je me dis souvent que bien que je sois en route depuis bientôt un mois, le vrai voyage que je fais n'est pas ici... Mon vrai voyage ma toute chère aimée, il se fait en vous et autour de vous. Il a pour gares nos lettres, surtout les tiennes et cela est tellement vrai que jamais je n'ai pris aussi peu d'intérêt aux villes pourtant superbes que je vois. »

Un tel amour est évidemment un rival redoutable pour l'Italie. Que laisse-t-il à l'action des chefs-d'œuvre et des sites? Cependant, quand une rivalité est trop accusée, elle se change en alliance. Le poète isolé, séparé, cherche des

protecteurs parmi les Vierges, les Saintes ou les déesses que lui offrent les tableaux contemplés. Voici ce que nous pourrions nommer : le miracle des Anges descendus des cimaises. L'un d'eux a donné son visage à l'ange gardien de la bien-aimée.

« Je songe à lui surtout ici — écrit Verhaeren de Pavie le 17 novembre — où les peintres ont peint si miraculeusement des anges. J'en sais en certaines fresques dont l'allure et les traits sont si grands, si divins et si humains à la fois, qu'il faudrait construire un pur palais de pensée et de rêve pour qu'ils y puissent marcher et vivre et comme acquérir une réalité céleste dans le temps. »

Enfin Florence encore, Florence toujours, va réaliser l'union du rêve et de la réalité en présentant au poète amoureux l'image même de l'alliance de ce qu'il a nommé lui-même dans une lettre du 22 novembre « l'art et l'amour de vous ».

« J'ai vu aujourd'hui, écrit-il, à l'Académie des Beaux-Arts le Printemps de Boticelli. Tout au fond de moi, c'était ce tableau le point et le motif de mon voyage. Il ne m'a pas désillusionné ce grand chef-d'œuvre. Et pour vous unir, vous à cette admiration si totale, je suis allé me procurer la photographie de la fresque (sic) pour vous l'offrir au retour. »

Verhaeren annonce qu'il compte rester à Florence quinze jours encore. Pourtant, le lendemain il télégraphie qu'il rentre subitement en Belgique et donne rendez-vous à Marthe, à Bornhem où il l'a vue pour la première fois. Nous savons que le voyage devait se poursuivre jusqu'en janvier 1890 et atteindre la Sicile. Désillusion, maladie, impatience ? Tout à la fois sans doute. Le « barbare » expatrié demeure sur une vision insuffisante de l'Italie. Telle quelle elle inspirera un poème en prose intitulé *Florence* écrit, pense-t-on, quelques années plus tard, paru d'abord à la *Société Nouvelle* en juillet 1907 et recueilli dans un volume posthume d'*Impressions*, publié en 1926. Rapproché de ce que nous savons par les lettres, il est curieux à relire ici. Le poète s'adresse à la ville elle-même :

« Je l'ai sentie présente et admirable souvent ; mais le tréfonds de mon être n'a point tressalli.....

» J'acceptai certes la fleur que me présentait le tablier dénoué de la Primavera pensive, encore que la rose donnée ne contint ni une vraie larme, ni un sourire franc. Seuls Michel-Ange et Donatello me reprirent avec force. Je restai longtemps en prière devant eux. »

Michel-Ange, Emile Verhaeren lui a consacré un long et magnifique poème dans son recueil des *Rythmes souverains*, parmi d'autres évocations de légende et d'histoire. Je n'ai pas trouvé trace d'un voyage de Verhaeren à Rome. Il est donc probable que le poète n'a jamais contemplé, autrement qu'en reproduction, le plafond de la Sixtine. Cela lui suffira pour l'évoquer avec frénésie. Les génies ont de mystérieuses occasions de se reconnaître par de là la vie.

Contentons-nous de citer la synthèse finale pleine de raccourci et de relief.

*Un art surélevé jaillit de sa cervelle,
Le plafond fut peuplé d'une race nouvelle
D'êtres majestueux, violents et pensifs.
Son génie éclatait, austère et convulsif,
Comme celui de Dante et de Savonarole.
Les bouches qu'il ouvrait disaient d'autres paroles,
Les yeux qu'il éclairait voyaient d'autres destins.
Sur les fronts relevés, dans les torses lointains
Grondait et palpait sa grande âme profonde.
Il recréait, selon son cœur, l'homme et le monde
Si magnifiquement qu'aujourd'hui pour tous ceux
Que hantent les splendeurs et les gloires latines
Il a fixé sous la voûte de la Sixtine
Son geste tout puissant dans le geste de Dieu.*

MAETERLINCK ET LE QUATTROCENTO

De Maurice Maeterlinck qu'attendre qui soit proprement italien ? A première vue rien. Les poèmes balbutiants des *Serres chaudes*, les petits « Drames pour marionnettes », les somptueux essais philosophiques s'expliquent, si l'on

veut, par le tragique quotidien d'une vie rurale et silencieuse au bord d'un canal flamand, par la lecture de Ruysbroeck, d'Emerson, de Marc-Aurèle, par une observation méticuleuse des choses de la nature et un certain goût de la grandeur morale inhérent à un contemplatif. Rien qui parle de soleil, d'art plastique, d'éloquence latine. *Monna Vanna* sans doute est une tragédie dont les personnages portent des noms italiens et qui emprunte son décor aux luttes de Florence et de Pise, mais le vrai drame y est tout intérieur.

J'ai voulu en avoir le cœur net et j'ai écrit au maître qui, demeuré bon Belge et fidèle Gantois, s'est pourtant fixé depuis des années au bord de la Méditerranée, à Nice. Voici sa réponse, brève et péremptoire :

« Ce que je tiens à déclarer, c'est que je dois à l'Italie, principalement à l'Italie quattrocentiste, toute ma formation artistique et partant, indirectement, littéraire. »

Nous voilà à l'aise pour situer, si nous le voulons, les visages étranges, hiératiques à la fois et empreints de naïveté de Pelléas, de Mélisande, de la Princesse Maleine, d'Aglaïvaine et de Sélysette, de Tintagiles, d'Ariane, des Sept Princesses dans le rythme même des premiers essais où le poète nous offre une interprétation symbolique et ésotérique de la vie ordinaire. Il avait en ce moment devant les yeux (et tandis que pour le reste il demeurait fidèle à son terroir, avec de la glèbe aux pieds et de longs regards sur un horizon plat borné de saules et de fossés, dans la compagnie silencieuse de rustres soumis à la vénération des choses et de l'au-delà) des visions d'art empruntées aux images des précurseurs de Raphaël. Et tout s'explique encore si l'on se reporte à la préférence marquée par les artistes de cette époque, tels les Destrée, pour le renouvellement ruskinien. Seulement chez Maeterlinck, incapable d'obéir à une mode, ce n'est certes pas Burne Jones et Dante Gabriel Rossetti et leurs pâles imitations qui pouvaient suffire à le contenter. Il a été aux sources. La fréquentation de l'Italie ne rencontrait aucun obstacle pour ce fils de bourgeois fortuné. Nous voici donc libres, dans nos propres promenades devant les

adorables quattrocentristes de découvrir quels anges énigmatiques, quelles princesses de rêve, quels seigneurs aux gestes inachevés, à la gaucherie spirituelle ont pu prêter leur grâce inquiète, leur pâleur malade et leur ingénuité profonde aux fantaisies du symboliste flamand. Le silence même, dont Maeterlinck a fait un si bel éloge, nous paraît rendre expressifs les espaces vides, si fréquents chez les primitifs, italiens et belges.

Ne sommes-nous pas fondés aussi à reprendre maintenant la tragédie de *Monna Vanna*, non plus pour son décor, mais pour l'italianité primitive du conflit d'âmes qui s'y déploie ? Disons-le pourtant, ce conflit ne nous paraît pas l'essentiel. Vivant depuis des années dans la compagnie d'une actrice lyrique (dont l'histoire littéraire retiendra le nom, car elle fut sans doute pour beaucoup dans l'évolution maeterlinckienne vers un théâtre élargi), le poète cherchait peut-être simplement un sujet capable d'occuper la scène par de beaux développements plastiques auxquels elle serait mêlée. « Il trouva, dit Georgette Leblanc dans ses *Souvenirs*, l'épisode de Monna Vanna dans un volume sur les guerres de la Renaissance italienne. Il me le raconta, me disant qu'il voyait là matière à faire vivre une femme intéressante ».

Le drame fut écrit deux ou trois ans plus tard. Il est classique de coupe. Plus aucun balbutiement, mais des scènes fortement nouées et un dialogue nourri sur un fond somptueux d'imagerie historique. Faut-il en rappeler le sujet ?

Pise assiégée depuis trois mois par Florence, à la fin du XV^e siècle est prête à se rendre, faute de vivres et de munitions. Prinzivalle, chef des soldats de Florence, offre un singulier marché. Il ravitaillera la ville, trahissant ainsi sa patrie, si Giovanna, la femme aimée de Marco Colonna fils de Guido, commandant la cité, se rend à sa merci pour une nuit, nue sous son manteau. Vanna accepte pour sauver le peuple, et, malgré les protestations de son époux, part pour le sacrifice.

Or Prinzivalle n'a rien d'un être brutal. C'est un aventurier

qui sert Florence sans foi. Il est prêt à risquer sa propre sécurité pour mériter les faveurs de la femme qu'il a connue petite fille, jadis, à Venise, alors qu'il n'était lui-même que le jeune garçon Gianello. L'amour pur dans le silence et la solitude est devenu passion frénétique. En présence de Vanna distante et résolue, elle se mue en prédilection respectueuse. Sans avoir rien exigé, Prinzivalle donne aux chariots qui attendent, chargés de vivres, l'ordre de gagner Pise. Vanna reconnaît, de son côté, dans l'homme qui la désire et la respecte une forme supérieure de l'amour. Quand elle apprend que Florence, avertie, envoie des soldats afin de se saisir du traître, elle l'emmène avec elle pour le mettre en sécurité.

Pise ravitaillée acclame la femme de son chef comme une sainte. Marco seul refuse de croire que Vanna revient intouchée. Il rêve de se venger sur Prinzivalle et préfère accepter que Vanna mente et qu'en protégeant celui qui l'aime elle donne la mesure de sa duplicité. Alors l'épouse déçue réclame pour elle seule le prisonnier. Elle laisse supposer, puisqu'on le veut, qu'il a abusé d'elle et que la vengeance lui appartient. Elle se fait donner la clef du cachot où l'on enferme Prinzivalle. Personne, sauf elle, n'y pénétrera et maintenant, comme elle le dit mystérieusement « le beau va commencer ».

Tout le monde le comprend : pour avoir douté, Marco a irrémédiablement perdu l'amour de Vanna. Prinzivalle, au contraire l'a conquis définitivement pour avoir aimé au delà de la chair.

La magnifique et subtile fiction est sans doute en dehors du temps et de l'espace. Mais le poète à Florence, à Pise, n'aurait pas eu à chercher loin les formes extérieures qui au décor exact de la Renaissance guerrière aurait pu substituer, dans son rêve, les grâces mièvres et pénétrantes de l'immortelle quottroceto. Il n'aurait eu qu'à s'arrêter devant telle fresque du Ghirlandajo, ou telle toile de Mantegna. Les sœurs et les émules de Monna Vanna seraient venues d'elles-mêmes au devant de son affabulation.

CHARLES VAN LERBERGHE ET L'« ORTO DEL PARADISO »

Le cas de Charles van Lerberghe est plus significatif encore. Le futur poète de la *Chanson d'Eve* fit en Italie de novembre 1900 à août 1901 un séjour de près de dix mois. Il allait atteindre la quarantaine et l'on peut dire qu'il ne la dépassa jamais, bien qu'il ne mourût qu'en 1907. Cet âge coïncida avec la maturité de son rêve juvénile.

Rêve sans cesse aimanté par la recherche d'une amitié féminine. Célibataire, jouissant de très modiques rentes, orphelin né à Gand, marqué par sa race dans son aspect physique et dans un accent thiois qui contrastait avec la fluidité harmonieuse de sa langue poétique, Charles van Lerberghe fut toute sa vie hanté par l'ambition du mariage. Elle se manifestait à la fois par la prétention d'y trouver un établissement avantageux et par le désir de fixer à son profit la fuite perpétuelle des fées, des anges et des sylphydes. Il croyait les entrevoir dans le visage des jeunes filles qui lui plaisaient. Ainsi s'esquissa d'abord, se précisa ensuite, au contact de la musique et des tableaux, au sein surtout d'une nature élyséenne l'image d'une Eve idéale. Elle verra le jour en 1903 à Bouillon, petite ville des Ardennes.

Le séjour de Charles van Lerberghe en Italie coïncide avec cette gestation d'un poème immortel, où l'on peut voir la plus parfaite réussite de l'école symboliste. Il a donc une importance primordiale. Le poète y conquiert l'état de préparation, de bonheur et aussi d'illusion qui précéda et accompagna la conception de l'être imaginaire. Nous n'avons donc qu'à suivre son propre témoignage d'après ses lettres à son ami le poète Fernand Severin.

En arrivant en Italie par Mantoue, Charles van Lerberghe est tout imbu des sensations qu'il apporte d'Allemagne où il vient de faire un long séjour, après avoir vécu pendant quelque temps à Londres. Le départ initial pour l'Angleterre avait eu pour occasion ce même désir de trouver sur le sol britannique l'image vivante des femmes peintes par Burne Jones (toujours le préraphaélisme). En Allemagne, la grätchen gœthienne aux longues tresses l'attirait sur la foi

de musiques mozartiennes et même wagnériennes. La première impression italienne est défavorable. Dans le train de Rome une jeune fille fort jolie le déçoit par l'abondance de ses gestes et la noirceur, presque bleue de ses cheveux. Il s'accuse d'ailleurs d'incompréhension.

« Je me sens ici un barbare et je manque envers les Italiens et même envers Rome de sympathie ».

Cet état d'esprit, qu'il qualifie lui-même de « si flamand », va céder graduellement à l'admiration et pour finir à l'enthousiasme. Rome découverte du sommet du Janicule, la lecture de textes de Goethe (qu'il s'approprie d'abord par jeu pour se chercher un répondeur et qu'il endosse enfin de bonne grâce), la rencontre dans sa pension de famille de voisines de table, en qui il s'empresse d'incarner son rêve perpétuel d'amour partagé le mettent peu à peu à même de jouir de ses promenades hasardeuses dans les musées et dans la campagne romaine. Nous voudrions savoir quel effet, par contre, cet étranger a fait sur les gens qui l'ont vu à Rome.

Il nous dit lui-même que « flairé », c'est son expression, par un beau brin de fille, une Calabraise pur sang, et lui disant non sans forfanterie qu'il est un barbare, cette beauté violente lui répond que « c'était en effet ainsi qu'elle se les était toujours représentés, avec de terribles moustaches blondes et des yeux bleus très doux ».

Il ne travaille pas. Nous savons que le poète portait en lui un double dessein. Celui qui se réalisera dans la *Chanson d'Eve*, et celui qu'une pièce breughélienne finira par accomplir sous le titre de *Pan*. Et il révèle qu'il a trouvé à Rome le vrai modèle de son protagoniste : le *Faune de Praxitèle*.

Quant à Eve, il a découvert dans l'église Sainte Praxède la chapelle couverte de mosaïque et qu'on appelle *Orto del Paradiso*. Il y note « le plaisir d'un retour à l'enfance, à des choses innocentes et douces, maladroitement artistiques mais on dirait à dessein... » Et c'est bientôt un éloge enthousiaste de fra Angelico, qu'il ose comparer à Michel-Ange

pour conclure : « Fra Angelico ici reste sans rival dans le passé comme dans le présent ». Il se livre sur la tête d'Ariane, posée sur un coussin de velours au musée des Thermes, à un acte extraordinaire. Il en baise la joue de marbre. Et c'est encore une voisine de table qui recueille le bénéfice de son exaltation. « Imaginez-vous une sorte de pucelle comme il y en a dans nos Van Eyck et nos Memling, une sorte d'enfant qui paraît avoir vingt et un ans, petite, légèrement dodue, extraordinairement fraîche et calme, tranquille comme une béguine de Bruges ».

Hélas, à l'épreuve la jeune Allemande — car c'en est une — se révèle nitschéenne farouche et intransigeante. Et le perpétuel amoureux transi de se consoler à la Farnesine où il flambe maintenant pour la Psyché de Raphaël. Enfin, le séjour romain se termine par une station devant le Titien de la villa Borghèse où son compatriote Eugène Demolder, le beau conteur-peintre de la *Route d'Emeraude*, rencontré par hasard à cet endroit, lui fait le compliment de rapprocher certains vers de ses *Entrevues* de la mystérieuse alternance entre « l'Amour sacré et l'amour profane ».

Ainsi préparé par Rome, Charles van Lerberghe gagne avec son ami le poète Albert Mockel, qui l'a rejoint, la colline d'Arcetri au-dessus de San Miniato devant Florence. Là ils ont découvert une noble villa, avec une tour du XIV^e siècle où ils sont comme chez eux, c'est-à-dire « en plein paradis ».

Trois mois d'été dans cette « Torre del Gallo » avec des visites aux églises et aux musées, avec de longues rêveries dans un merveilleux jardin où selon le témoignage de son ami, Charles van Lerberghe « ne songeait qu'à regarder, à ressentir, à aimer » : voilà l'occasion du miracle. L'amour y collabore (ou ce qu'un poète peut en éprouver quand il croit aimer une femme et ne poursuit qu'une chimère). La présence d'une jeune Américaine (à laquelle van Lerberghe se fiancera et qu'il oubliera quand elle partira pour l'Amérique) donne au rêve son apparence charnelle. Un soir, Miss Béatrice, la bien nommée, se couvrira les cheveux de

lucioles et, cette nuit-là, l'Eve irréaliste sera réellement présente dans le mystère du jardin, parmi les lauriers roses et les oléandres. Restons, nous aussi, sur cette vision et rapprochons-en le chant de l'aube que l'Eve, recréée plus tard sur le sol rude de la Ramonette, dira de sa voix adorable. Il est bien issu de la nuit florentine :

*L'aube blanche dit à mon rêve :
Eveille-toi, le soleil luit,
Mon âme écoute, et je soulève
Un peu mes paupières vers lui.*

*Un rayon de lumière touche
La pâle fleur de mes yeux bleus ;
Une flamme éveille ma bouche
Un souffle éveille mes cheveux.*

*Et mon âme comme une rose
Tremblante, lente tout le jour,
S'éveille à la beauté des choses,
Comme mon cœur à leur amour.*

*Il n'est rien qui ne m'émerveille
Et je dis en mon rire d'or :
Je suis un enfant qui s'éveille
Jusqu'au moment où Dieu l'endort.*

III. — LES DEUX LUMIÈRES

KAATJE ET POMONA DE PAUL SPAAK

Il nous reste à voir comment l'art poétique résoud le conflit que déchaîne, tôt ou tard, dans un cœur jaloux la concurrence des deux lumières. C'est le sujet même d'une œuvre dramatique en vers, qui a connu et continue de connaître en Belgique un grand succès. Je veux parler de *Kaatje*, pièce en quatre actes de Paul Spaak.

Avocat, voyageur, idéologue, l'auteur a dépassé le stade de l'Art pour l'Art qui fut celui d'Albert Giraud, il s'est peu attaché au romantisme et au symbolisme de Verhaeren

et de Maeterlinck. Ecrivain en 1908, il profitait d'un retour au nationalisme, inauguré par les efforts d'Edmond Picard. Et son œuvre maîtresse s'intitule délibérément *Voyage vers mon Pays*. D'un poème adressé à Emile Verhaeren — que nous avons vu quitter brusquement Florence pour un jardin flamand, détachons ces quatre vers :

*Dans ce jardin flamand, sous vos roses premières
Vous riez au soleil qui fait luire les pommes.
Moi j'ai mal de songer que la même lumière
Caresse en ce moment la campagne de Rome.*

La même ? Pas précisément. Ou plutôt ce qu'elle éclaire s'offre sous un jour bien différent. Et c'est toute l'opposition du grand art étranger, dont l'émulation est nécessaire et féconde, mais devient stérile dès qu'elle fait dédaigner l'art régional, né d'un amour instinctif et raisonné de la nature.

Le voyage d'Italie pour les peintres des Pays-Bas a toujours été le signe de la maîtrise. Le retour au pays doit coïncider avec la révélation de leur vocation. Entre les deux pôles il y a place pour un drame. Le voici.

A ses parents, à la jeune Kaatje qui cherchent à la retenir, l'apprenti peintre Jean oppose l'attrait de l'Italie.

*— Ah ! peux-tu comprendre ce qu'elle est
Imagine un jardin parsemé de palais !
Imagine, baignant dans la mer qui les frange,
Des forêts d'orangers ployant sous les oranges,
Une plaine riante ou les villes émergent
Sous un ciel pur comme la robe de la Vierge.*

Il part, il reste deux ans au delà des Alpes. Ses lettres, malgré une grave maladie, sont pleines d'enthousiasme. Tout le monde s'apprête à fêter son retour, car on sait qu'il rentrera plus grand qu'il n'est parti.

Hélas ! Il ne revient pas seul. L'Italie n'a pas seulement fécondé son art, elle a pris son cœur et dévoré sa chair. Il ramène avec lui Pomona, la fille de son logeur. Elle l'a

aimé, soigné. Elle incarne peut-être tout ce que l'Italie lui a donné d'ivresse. Elle est sa maîtresse et elle l'a suivi sans rien savoir des Pays-Bas où elle va devoir vivre.

Jean l'a fait passer pour sa femme. C'est l'effondrement du rêve de la petite *Kaatje*. C'est la résignation forcée des parents que tout choque en cette créature faite pour le soleil et l'oisiveté heureuse d'un pays comblé. L'hiver est là, le dur hiver nordique avec la neige et la pluie. Pomona ne peut s'y habituer, elle critique tout. En vain *Kaatje* essaie en réplique de lui montrer la beauté du travail, la lente gestation du renouveau. C'est un duo épique. Chacune chantant les mérites de sa patrie.

Il y a un enjeu à la secrète rivalité des deux femmes. L'amour de Jean, sans doute. Mais, au delà, son talent, sa vocation artistique. Elle s'étirole en Flandre, dit Pomona.

Ton pinceau s'est gelé dans tes doigts.

Et n'y tenant plus l'Italienne parle de repartir. Une troupe ambulante passe par le village. Elle y a reconnu la sonorité des syllabes latines. Heurté dans son honneur, dans son amour, Jean refuse. Et Pomona s'en va seule.

Emporte-t-elle le courage de l'artiste abandonné ? Elle avait été impuissante à lui garder en Flandre l'ardeur de créer dans la lumière. Comment s'entête-t-il à vouloir peindre de grandes machines, à reproduire dans l'ambiance du nord ces dieux et ces déesses de la Renaissance italienne, à poursuivre devant la simple nature des paysages empruntés à un décor artificiel ? En vain son père lui conseille d'aller jusqu'à Anvers où un artiste flamand, revenu de Rome aussi, approprie les leçons de l'Italie à la réalité flamande :

*Pourquoi n'irais-tu pas visiter ce jeune homme
A Anvers, ce Rubens qu'on prône à la folie ?
On dit qu'il est resté longtemps en Italie.*

Alors, doucement, la petite *Kaatje*, tout en maniant son pauvre art à elle, ses fuseaux de dentelière, lui verse l'humble

leçon de la lumière natale. Les yeux de Jean commencent à se dessiller. Ebloui par son voyage, il avait oublié de regarder autour de lui. Il écoute à présent la jeune fille qui, s'adressant aux choses leur demande de le sauver :

*O décor de sa vie, embrasé de soleil,
Soyez son bel exemple après son bon conseil !
Dites-lui que l'on peut faire une œuvre immortelle
En aimant son pays, en lui restant fidèle,
En mettant sur sa toile avec votre lumière
La bonne intimité des choses coutumières :
La ville, le jardin, la maison, les parents,
La vieille chambre où rôde un parfum pénétrant,
Fait d'ordre, de bien-être et de fleurs invisibles.*

Jean a compris. C'est la leçon des arts mineurs. La gloire de l'Italie verse à tous l'ambition du grand art. Et pour plusieurs elle se confond avec le rêve de l'infini. Sans lui on ne fait rien de durable dans n'importe quel domaine. La sagesse des vrais artistes est de découvrir leur limite et, tout en poursuivant l'impossible, d'atteindre à la beauté palpitante par un effort à leur mesure.

ACADEMIA BELGICA

Arrêtons là notre enquête. Nous pourrions la poursuivre au delà des noms retenus ici. Les poètes de langue flamande reconnaissent aussi, nous le savons, le tribut qu'ils doivent à l'inspiration italienne et il leur appartiendra à leur tour de nous le dire.

Les poètes naissent sans doute et l'esprit souffle où il veut. Mais il faut un berceau, aux prédestinés et il y a des lieux que hante le vent du génie. Dans la Maison que la Belgique va ouvrir à Rome à ses fils les mieux doués, une place doit être réservée à des poètes ; car si les poètes ne font pas la cité, la cité ne peut survivre leur absence. L'immortalité des nations, qui la fait si ce n'est le verbe gravé sur le marbre, imprimé sur le parchemin ? Virgile et Dante n'auront

pas chanté en vain tant que leurs continuateurs et leurs émules accourent de partout pour obéir à leur appel, pour voir sur les Sept Collines les ombres, cédant à la cadence de la lumière, poursuivre la Béatrice élue jusque dans son ascension vers le Paradis.

Henri DAVIGNON.

CHRONIQUE

HENRI SIMON

A la séance du 22 avril, M. Albert Mockel, directeur, a fait part, en ces termes, du décès de M. Henri Simon :

Pour la troisième fois dans le tiers d'une année, la mort est entrée chez nous. Après Louis Delattre, après Hubert Stiernet, chers compagnons de nos travaux, nous avons perdu notre doyen, Henri Simon.

Il avait été élu dès le mois de juillet 1923, au titre philologique, mais comme représentant de la littérature dialectale wallonne en toutes les manifestations de celle-ci. Par une discrétion dont il nous faut regretter l'excès, il semblait attribuer à notre choix la valeur d'un hommage purement idéal à cette littérature, sans en accepter, ni surtout en revendiquer, la très grande et juste part qui lui était personnelle. Son grand âge, — il était entré dans sa 82^e année, — joint à l'éloignement de son habitation rustique dans l'Ardenne liégeoise, le tenait à l'écart de nos réunions; et, plus que cela encore, une timidité farouche, née d'un singulier mélange de modestie et de légitime fierté.

Très simple et très digne : ainsi l'ai-je connu dans ma jeunesse, au temps où nous publiions *La Wallonie*, alors que des peintres, des musiciens se groupaient autour de ce nid d'écrivains. Peintre, il l'était lui-même, et bien d'autres choses en outre. Très curieux de la vie et du langage du petit peuple, il les étudiait avec une sympathie fraternelle; et cela nous valut ces pièces faites surtout d'observation, où il met à la scène maints traits de mœurs des ouvriers et petits bourgeois de Liège. L'une d'elles inspira très heureusement le compositeur Sylvain Dupuis et ce fut *Coûr d'Ognon*, gracieux opéra-comique. Une autre, *Li Nêtre poye* (la poule noire) condense en deux actes l'étude folklorique des croyances au merveilleux, des manies traditionnelles et des innocentes superstitions qui, dans le menu peuple, se mêlent encore intimement à la vie quotidienne.

Peintre et auteur dramatique, Simon est aussi un artiste du langage. Comme tel, il transcrit en rondeaux malicieux et colorés, aux lignes nettes, à la stricte facture, les gestes du petit monde humain qui l'entoure,

et ceux des bêtes qui peuplent les champs, les jardins, la rivière. C'est, de plus, un lettré véritable, circonstance plutôt rare dans la littérature populaire. Du *Tartuffe* de Molière, il réalisera une adaptation wallonne d'une étonnante saveur.

Ce lettré, enfin, est bon latiniste. Epris d'un amour passionné pour Virgile, il ne tentera point de le traduire en dialecte liégeois, mais il s'inspirera de son exemple pour composer un poème considérable en 24 pièces, *Li Pan dè bon Dieu* (Le Pain du bon Dieu). Sans quitter jamais le plan du naturel et de la simplicité la plus vraie, la poésie s'y élève à une dignité, s'élargit à une ampleur que nos lettres wallonnes n'avaient jamais atteintes. C'est l'histoire des efforts de l'homme sur la terre maternelle qui enfantera les moissons, et c'est l'histoire du grain de blé, depuis le berceau que lui prépare la charrue, jusqu'à la table familiale où paraîtra le Pain, nourriture quasi sacrée que le fermier ne consomme point sans y tracer religieusement la croix. D'autres poèmes d'une haute tenue, (l'un d'eux, *li Mwert di l'Abe*, nous conte *la mort de l'arbre* avec une émouvante grandeur), achèvent et prolongent ces nobles géorgiques.

J'ai cru devoir donner à Henri Simon plus qu'un simple adieu et vous parler assez longuement de ses œuvres parce qu'elles sont forcément mal connues de tous ceux d'entre nous à qui le wallon liégeois n'est pas familier. Il resterait pourtant à évoquer le rôle du linguiste après celui du poète, mais ce soin doit être réservé à l'un des membres de notre section philologique; et je pense en particulier à M. Jean Haust à qui nous devons l'impeccable édition des œuvres lyriques d'Henri Simon, et la sûre et précise étude dont il les a préfacées.

ÉLECTIONS

Le 22 avril, l'Académie a élu, en qualité de membre belge au titre littéraire, M. Thomas Braun.

Le 10 juin, elle a élu, en la même qualité, M. Marcel Thiry.

CONGRÈS

MM. Charles Bernard, Ventura Garcia Calderon, Gustave Charlier, Georges Virrès et Gustave Vanzype, ont représenté l'Académie au Congrès international des Ecrivains de Langue Française, qui a siégé à Liège les 7, 8 et 9 juin.

Plusieurs autres membres de l'Académie ont pris part aux travaux de ce Congrès.

OUVRAGES REÇUS

Paul PRIST. — *Messages*. Poèmes. Paris, Messein, 1939.

Jean HAUST. — *Quatre Dialogues de Paysans* (1631-1636). Collection « Nos Dialectes ». Liège, Vaillant-Carmanne, 1939.

Jozef CORNELISSEN. — *Idioticon van het Antwerpsche Dialect*. Byvoegsel. Publications de l'Académie Royale Flamande de Langue et de Littérature. Gand, 1939.

Marie DELCOURT. — *Stérilités mystérieuses et nuisances maléfiques dans l'antiquité classique*. Liège. Faculté de Philosophie. Paris, E. Droz, 1938.

Ferdinand BRUNOT. — *Histoire de la langue française des origines à 1900*. Tome X. La langue classique dans la tourmente. Première partie : Contact avec la langue populaire et la langue rurale. Paris. Armand Colin, 1939.

A. SEVERYNS. — *Recherches sur la Chrestomathie de Proclo*. Tome I. Etude paléographique et critique. Liège. Faculté de Philosophie. Paris, Droz, 1938. Tome II. Texte, traduction et commentaire.

Georges DOUTREPONT. *Histoire illustrée de la Littérature française en Belgique*. Précis méthodique. Bruxelles, Marcel Didier, 1939.

Albert C. SAUVENIER. — *Nocturnes*. Poèmes. Paris. Les Ecrivains réunis, 1939.

Gaston HESSE. — *La Symphonie de l'Humanité*. Bruxelles. Les Editions Gauloises, 1939.

Jeanne WANNYN. — *Une Blanche parmi les Noirs*. Reportage en Afrique. Léau, Peeters, 1939.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges

- MM. l'abbé BASTIN, Malmédy.
CHARLES BERNARD, 50, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.
EMILE BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
THOMAS BRAUN, 23, rue des Chevaliers, Bruxelles.
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 187, Bruxelles.
GUSTAVE CHARLIER, 183, avenue Milcamps, Bruxelles.
HENRI DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles.
GEORGES DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
LOUIS DUMONT-WILDEN, 181, av. P. Doumer, Rueil (Seine-et-Oise).
SERVAIS ETIENNE, 88, rue Paul Janson, Ans.
JULES FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.
GEORGE GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
MARIE GEVERS, Missembourg, Edegem (Anvers).
VALÈRE GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
EDMOND GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
JEAN HAUST, rue Fond Pirette, 75, Liège.
MAURICE MAETERLINCK, villa Orlamonde, Nice.
GEORGES MARLOW, 523, avenue Brugmann, Bruxelles.
CHARLES PLISNIER, Montferrat-Courtacon (S. et M.).
ALBERT MOCKEL, 18, rue de la Charité, Bruxelles.
GEORGES RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.
MARCEL THIRY, 18, quai de la Boverie, Liège.
LUCIEN-PAUL THOMAS, La Roseraie-La Hulpe.
FERMIN VAN DEN BOSCH, rue Franz Merjay, 188, Bruxelles.
HORACE VAN OFFEL, 259, rue François Gay, Woluwe-St-Pierre.
GUSTAVE VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
GEORGES VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
MAURICE WILMOTTE, 1a, avenue de la Porte de Hal, Bruxelles.

Membres étrangers

- MM. EDOUARD MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 4, Nieuwe Hilversumsche Weg, Bussum (Hollande).
BENJAMIN VALLOTTON, La Colline, Six Fours (Var) France.
EMMANUEL WALBERG, Université de Lund (Suède).
EUGENIO DE CASTRO, Université de Coimbra.
M^{me} COLETTE, Paris
MM. ROBERT DE TRAZ, 27, rue du Docteur Blanche, Paris.
VANTURA GARCIA CALDERON, Bruxelles.
GIULIO BERTONI, Rome.

Membres décédés

- | | |
|---|------------------------------|
| MM. IVAN GILKIN, 1924. | MM. ARNOLD GOFFIN, 1934. |
| ERNEST VERLANT, 1925. | BRAND WHITLOCK, 1934. |
| GEORGES EEKHOUD, 1927. | JULES DESTRIÉE, 1935. |
| AUGUSTE DOUTREPONT, 1929. | PAUL SPAAK, 1936. |
| ALBERT GIRAUD, 1929. | LÉOPOLD COUROUBLE, 1937. |
| FERNAND SEVERIN, 1931. | ALPHONSE BAYOT, 1937. |
| CHRISTOFER NYROP, 1931. | FRANZ ANSEL, 1937. |
| MAX ELSKAMP, 1931. | FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN, 1937. |
| M ^{me} ANNA DE NOAILLES, 1933. | FERDINAND BRUNOT, 1938. |
| MM. ALBERT COUNSON, 1933. | GABRIELE D'ANNUNZIO, 1938. |
| EMILE VAN ARENBERGH, 1934. | LOUIS DELATTRE, 1938. |
| HUBERT KRAINS, 1934. | HUBERT STIERNET, 1939. |
| | HENRI SIMON, 1939. |

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre », 12, Place du Petit Sablon, Bruxelles).

Bulletin, t. I-XVII, 1922-1938.

Annuaire, 10 vol., 1928-1939.

Mémoires

- Les Sources de « Bug Jargal »*, par Servais ETIENNE.
L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.
Charles De Coster, par Joseph HANSE.
L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.
Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SORBIL.
Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière, par Marcel PAQUOT.
Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.
La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.
Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888, par François VERMEULEN.
Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine REICHERT.
Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outre-merse, par Louis MICHEL.
La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert GILSOUL.
Le Parler de La Gleize, par Louis REMACLE.
Introduction à l'œuvre de Charles De Coster, par Léon-Louis SOSSET.
Les Proscrits du Coup d'Etat du 2 décembre 1851 en Belgique, par Georges DOUTREPONT.

Textes anciens

- Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.
La Trage-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.
Renaut de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier. Edité par Rita LEJEUNE.

Rééditions

- Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.
James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.
Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.
Charles DE SPRIMONT. — *La Rose et l'Épée*.
Edmond PICARD. — *L'Amiral*.